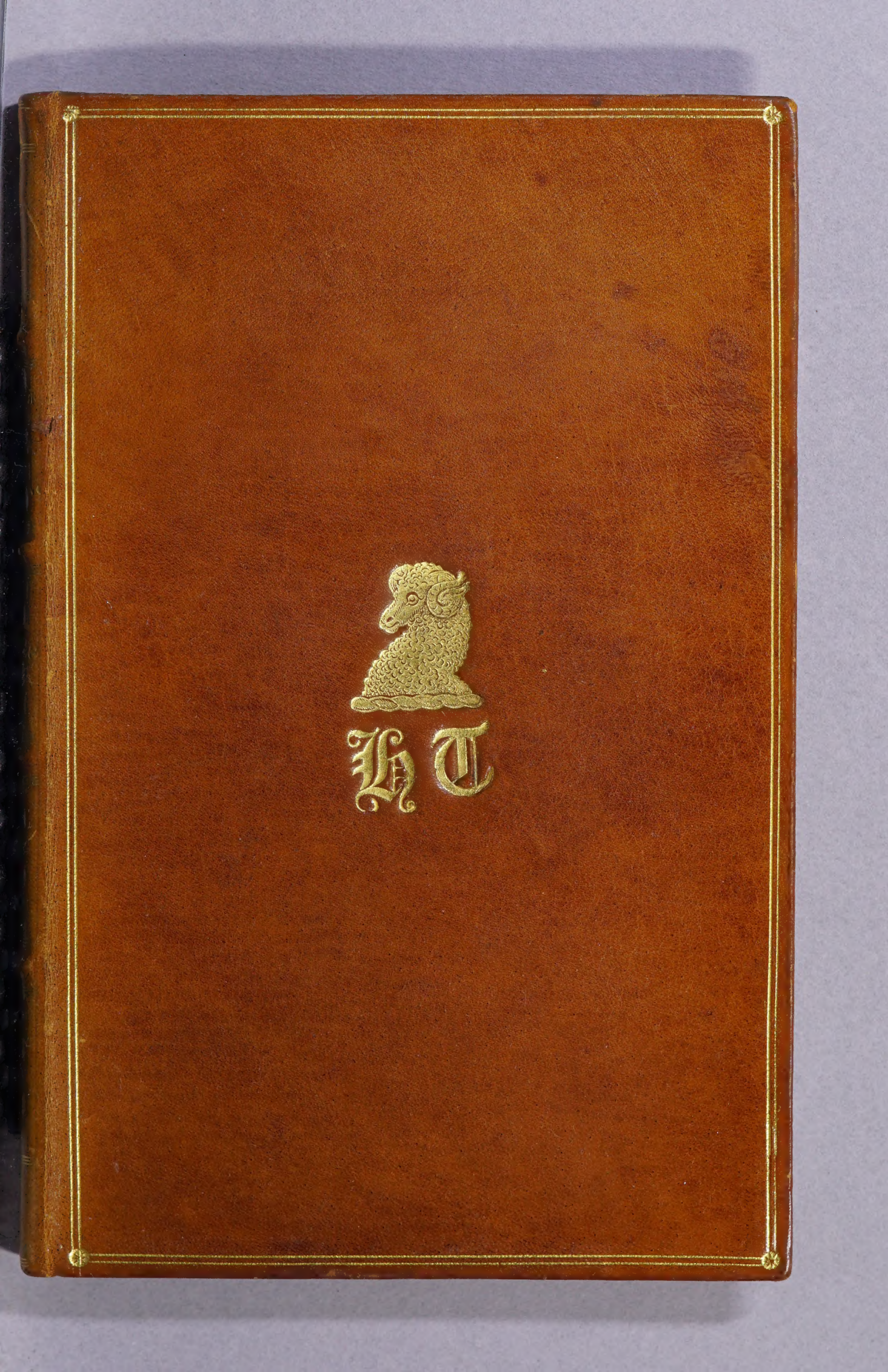
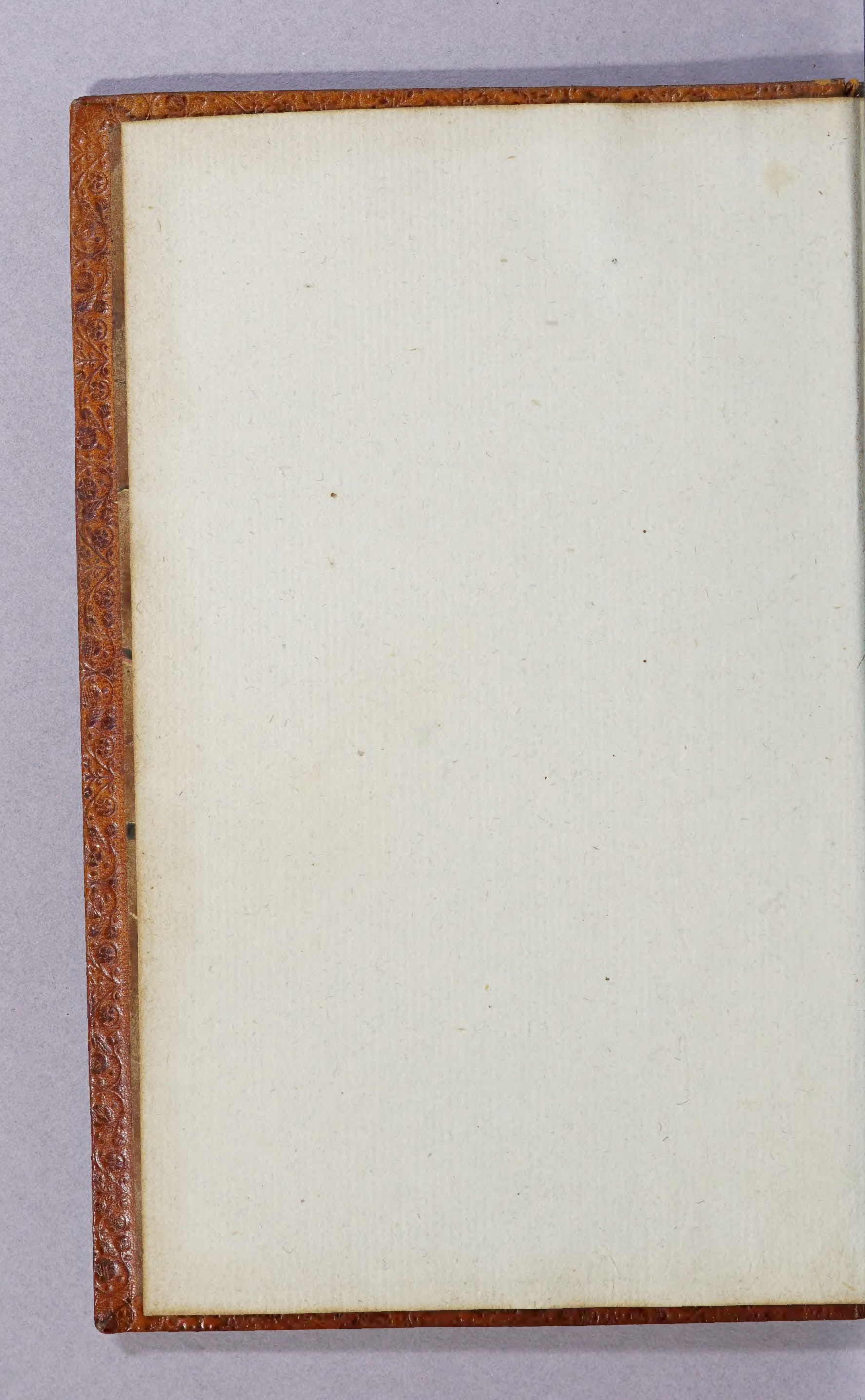

H T


GAUDEO.
John Carter Brown.





RELATION

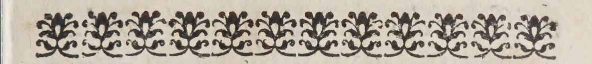
DE CE QVI S'EST PASSÉ DE PLVS REMARQVABLE AVX MISSIONS DES PP. de la Compagnie de IESVS EN LA NOVVELLE FRANCE, és années 1657. & 1658.



A PARIS,
Chez SEBASTIEN CRAMOISY, Imprimeur du Roy & de la Reine.

M. DC. LIX.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.



AVANT-PROPOS.

CEVX qui s'intereſſent dans la conuerſion des Sauuages de la Nouuelle France, ſeront bien-aiſes de lire, en cette Relation, quelques Chapitres, tirez des lettres, & des memoires, qu'on a enuoyez cette année; mais non pas en ſi grand nombre que nous attendions. Les chemins ſont ſi longs, & ſi incertains, ſur la mer, & ſur la terre, que c'eſt quaſi vn petit miracle, quand rien ne s'égare, & ne ſe perd, des choſes qui nous ſont adreſſées. Le peu qu'on a receu, fait voir que le Demon preuoit quelque grand bien dans ces contrées pour la gloire du Fils de Dieu, puiſqu'il continuë ſes perſecutions, & ſes tempeſtes de tous coſtez. Auſſi-toſt que nous auons eu les armes en la main, c'eſt à dire la con-

noiſſance des Langues pour le combattre, & pour faire connoiſtre IESVS-CHRIST : *auſsi-toſt les Demons ſe ſont oppoſez. Ils ont ſuſcité d'horribles calomnies contre nous : on nous a pris pour des Impoſteurs, pour des Sorciers, pour des Magiciens, pour des Gens qui faiſoient geler, & mourir les bleds; qui empoiſonnoient les riuieres, qui cauſoient les maladies, & qui tuoient les hommes. On nous a en ſuite maſſacrez, on nous a bruſlez, grillez, roſtis, & mangez tout vifs. On a fait le meſme traitement aux Neophytes, qui auoient receu* IESVS-CHRIST. *Cette fureur continuë tous les iours contre nous : mais quoy?* venit hora, vt omnis qui interficit vos, arbitretur obſequium ſe præſtare Deo: *L'heure, & le temps eſt venu, qu'on croit rendre vn bon ſeruice à Dieu, de nous perſecuter.* Non eſt diſcipulus ſuper magi-

ſtrum, nec ſeruus ſuper dominum ſuum: ſufficit diſcipulo, vt ſit ſicut magiſter eius, & ſeruo ſicut dominus eius. *Le diſciple n'eſt pas plus grand que ſon maiſtre, ny le valet que ſon ſeigneur. Ce nous eſt vne grande gloire, de porter les liurées de noſtre Chef, & de noſtre Capitaine: mais entrons en diſcours.*

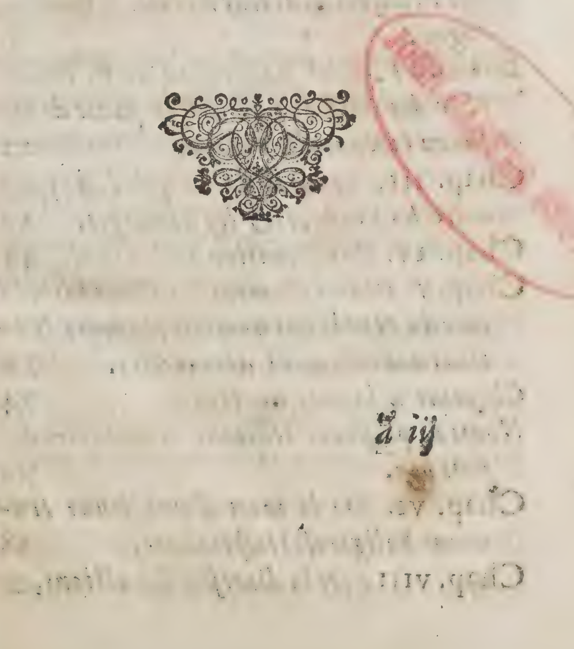
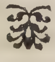


TABLE DES CHAPITRES.

Permission du R. P. Prouincial.

NOVS IACQVES RENAVLT, Prouincial de la Compagnie de IESVS en la Prouince de France, auons accordé pour l'auenir au sieur SEBASTIEN CRAMOISY, Marchand Libraire, Imprimeur ordinaire du Roy & de la Reine, Directeur de l'Imprimerie Royale du Louure, Bourgeois & ancien Escheuin de cette ville de Paris, *l'Impression des Relations de la Nouuelle France*. Donné a Paris au mois de Decembre 1658.

Signé, IACQVES RENAVLT.



Extrait du Priuilege du Roy.

PAR grace & Priuilege du Roy, il est permis à SEBASTIEN CRAMOISY, Marchand Libraire Iuré en l'Vniuersité de Paris, Imprimeur ordinaire du Roy & de la Reine, Directeur de l'Imprimerie Royale du Louure: Bourgeois & ancien Escheuin de Paris, d'imprimer ou faire imprimer, vendre & debiter vn Liure intitulé, *La Relation de ce qui s'est passé en la Mission des Peres de la Compagnie de* IESVS *au païs de la Nouuelle France és années* 1657. *&* 1658. & ce pendant le temps & espace de dix années consecutiues; auec defenses à tous Libraires, Imprimeurs, & autres, d'imprimer, ou faire imprimer ledit Liure, sous pretexte de déguisement ou changement qu'ils y pourroient faire, aux peines portées par ledit Priuilege. Donné à Lion au mois de Decembre 1658. Signé, Par le Roy en son Conseil.

RELATION



RELATION DE CE QVI S'EST paſſé en la Miſſion des Peres de la Compagnie de IESVS aux païs de la Nouuelle France, depuis l'Eſté de l'année 1657. iuſques à l'Eſté de l'année 1658.

Du retour de nos Peres & de nos François du païs des Onnontaguëronnons.

CHAPITRE I.

ENCORE qu'il ſoit vray que les Iroquois ſoient ſubtils, adroits, & de grands fourbes; ie ne ſçaurois neantmoins me perſuader qu'ils ayent tant d'eſprit

& tant de conduite, & qu'ils ſoient ſi grands politiques, que pour perdre les François, les Hurons, les Algonguins, & leurs Alliez, ils ſe ſoient ſeruis des ruſes & des intrigues qu'on leur impute.

Ils ont preſſé pluſieurs années auec des inſtances incroyables, auec des témoignages d'vne affection tres-particuliere, & meſme auec des menaces de rupture & de guerre, ſi on mépriſoit leur amitié, & ſi on rebutoit leur demande: ils ont, dis-ie, preſſé & prié que pour marque de paix & d'alliance auec eux, vn bon nombre de François montaſt en leur païs, les vns pour les inſtruire, & les autres pour les proteger contre leurs ennemis.

Les Agneronnons voulant trauerſer ce deſſein, ils ſe ſont battus les vns contre les autres, iuſques à ſoüiller la terre de ſang & de meurtre. Quelques-vns croyent que tout cela ſe faiſoit par feinte, pour mieux cacher leur ieu: mais il me ſemble que le ieu n'eſt gueres agreable, où il y va du ſang & de la vie; ie doute fort que la politique Iroquoiſe puiſſe al-

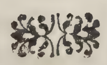
ler iuſques là, & que des Barbares qui ont peu de dependance les vns des autres, puiſſent cacher ſi long-temps leurs intrigues.

Ie croy pluſtoſt que les Iroquois Onnontagueronnons demandoient des François auec ſincerité, mais les vns auec des veuës bien differentes des autres. Les Anciens ſe voyant engagez dans de grandes guerres contre quantité de Nations qu'ils auoient prouoquées, demandoient des Hurons, comme des gens qui pouuoient groſſir leurs troupes; ils ſouhaitoient des François pour tirer d'eux des armes à feu, & pour raccommoder celles qui ſe romperoient. De plus. Comme les Agneronnons les traitoient quelquesfois aſſez mal, lors qu'ils paſſoient par leurs Bourgades pour aller trafiquer auec les Hollandois; ils vouloient ſortir de cette dependance, en ouurant le commerce auec les François. Ce n'eſt pas tout, les armes eſtant iournalieres, ils demandoient que nos François fiſſent vn grand Fort en leur païs, pour leur ſeruir de retraite, ou du moins à leurs femmes & à leurs enfans, en cas

que leurs ennemis les preſſaſſent de trop prés. Voilà les veuës des politiques Iroquois. Le commun peuple ne penetroit pas ſi auant: la curioſité de voir des étrangers venus de ſi loing, l'eſperance d'en retirer quelque petit emolument leur donnoit enuie de les voir : mais les Hurons Chreſtiens & captifs parmy ces peuples, & ceux qui approuuoient leur vie, & les diſcours qu'ils tenoient quelquefois de noſtre creance, ne reſpiroient rien tant au monde que la venuë des Predicateurs de l'Euangile, qui les auoient engendrez à Ieſus-Chriſt.

Mais ſi-toſt que les Capitaines & les Anciens ſe ſont veus maiſtres de leurs ennemis, ayant dompté toutes les Nations qu'ils auoient attaquées; ſi-toſt qu'ils ont creu que rien ne pouuoit plus reſiſter à leurs armes, le reſſouuenir des torts qu'ils pretendent auoir autrefois receus des Hurons, la gloire de triompher des Europeans, auſſi-bien que des Americains, leur a fait prendre la reſolution de ſe venger des vns, & de perdre les autres; ſi bien qu'à meſme temps qu'ils virent la nation de Chat

qu'ils redoutoient, ſubiuguée par leurs armes, & par les forces des Sonnontoueronnons leurs Alliez, ils auroient fait main-baſſe ſur tous les François d'Onnontagué, n'eſtoit qu'ils pretendoient ſe ſeruir d'eux, comme d'vne amorce pour attirer quelques Hurons, & les maſſacrer comme ils ont fait. Et ſi dés lors la conſideration de quelques-vns de leurs gens qui eſtoient demeurez à Kebec, ne les euſt arreſtez, le chemin d'Onnontagué euſt ſeruy de tombeau aux François, auſſi-bien qu'aux Hurons, comme il ſe verra cy-aprés. Depuis ce temps-là nos Gens ayant découuert leur conſpiration, & reconnu que leur mort eſtoit concluë, penſerent à leur retraite, dont il ſera parlé dans la lettre ſuiuante.



Lettre du Pere Paul Ragueneau, au Reuerend Pere Iacques Renault Prouincial de la Compagnie de Iesus en la Prouince de France.

Pax Christi,

MON R. PERE,

La presente est pour informer V. R. que nous voilà de retour de la Mission des Iroquois, chargez de quelques dépoüilles remportées sur l'Enfer. Nous portons entre nos mains plus de cinq cens enfans, & quantité d'adultes, pour la plus part morts aprés le Baptesme. Nous auons rétably la Foy & la pieté dans les cœurs d'vne pauure Eglise captiue, dont nous auions ietté les premiers fondemens au païs des Hurons. Nous auons publié l'Euangile à toutes les nations Iroquoises; de sorte que desormais elles seront sans excuse, & Dieu sera pleinement iustifié sur elles au grand iour du Iugement.

Le Diable enragé de nous voir fai-

re vne si belle moisson,& iouïr si pleinement des fruits de nostre entreprise, s'est seruy de l'inconstance des Iroquois, pour nous chasser du centre de ses Estats : car ces Barbares, sans autre suiet que pour suiure leur humeur volage, ont repris la guerre contre les François, dont les premiers coups ont esté déchargez sur nos bons Chrestiens Hurons, qui montoient auec nous à Onnontagué, sur la fin de l'Esté dernier, & qui furent cruellement massacrez entre nos bras, & dans nostre sein, par la plus insigne trahison qui se puisse imaginer. Ils firent en suite leurs pauures femmes captiues, & mesme en bruslerent quelques-vnes à petit feu, auec leurs enfans de trois & quatre ans.

Cette sanglante execution a esté suiuie du meurtre de trois François à Montreal, par les Onneiotchronnons, qui enleuerent leurs cheuelures,& les porterent comme en triomphe dans leurs bourgades, pour marque de guerre declarée.

Ce coup d'hostilité barbare ayant obligé Mr Dailleboust, comman-

dant pour lors en ce païs, de faire arrester & mettre aux fers à Montreal, aux trois Riuieres & à Quebec, vne douzaine d'Iroquois, qui pour lors s'y estoient rencontrez, partie Onnontagueronnons, & la plusspart Agnieronnons. L'vne & l'autre nation Iroquoise fut irritée de cette detention de leurs gens, pretendant qu'elle estoit inique : & pour s'en venger cruellement, ils conuoquerent vn conseil secret, où ils formerent le dessein d'vne guerre implacable contre les François : toutesfois ils iugerent à propos de dissimuler pour quelque temps, iusques à ce que par le renuoy du Pere Simon le Moyne, qui estoit pour lors à Agniegué, ils eussent obtenu la deliurance de leurs Gens, qui estoient aux fers ; faisant leur compte qu'incontinent aprés ils déchargeroient les premiers coups de leur fureur sur nous autres François qui estions à Onnontagué, au nombre de cinquante à soixante, engagez au cœur de leur païs, comme dans vne prison, d'où ils croyoient qu'il nous estoit impossible de sortir.

Ils eurent mesme la veuë dans ce

Conſeil, qu'en nos perſonnes ils auroient de precieux oſtages, ſoit pour retirer par échange ceux de leurs Gens qui eſtoient dans nos priſons, ſoit pour obtenir tout ce qu'il leur plairoit, lors qu'à la veuë de nos habitations Françoiſes ils nous feroient ſentir les effets de leur cruauté: & ſans doute que ces ſpectacles pleins d'horreur, & que les cris lugubres de quarante & cinquante François innocens auroient touché de compaſſion, &auroient mis en peine le Gouuerneur&les habitans de quelqueplace que ce fuſt.

Nous ne ſçauions ces mal-heureux deſſeins des Iroquois que dans le ſecret: mais nous voyions ouuertement leurs eſprits preparez à la guerre;& dés le mois de Feurier diuerſes bandes ſe mettoient en campagne pour cét effet, 200. Agnieronnons d'vne part, 40. Onneiotchronnons d'vne autre, & quelques troupes d'Onnontagué auoient deſia pris le deuant, pendant que le gros de l'armée s'amaſſeroit.

Nous ne pouuions pas eſperer, humainement parlant, pouuoir tirer de ces dangers qui nous enuiron-

noient de toutes parts, vne cinquantaine de François qui nous auoient confié leurs vies, & dont nous nous sentions responsables deuant Dieu & deuant les hommes. Ce qui nous mettoit plus en peine, n'estoit pas tant les feux dans lesquels vne partie de nos François deuoient estre iettez, comme la captiuité malheureuse à laquelle plusieurs d'entre-eux estoient destinez par les Iroquois, & où le salut de leurs ames estoit bien plus à plaindre, que la perte de leurs corps. C'est ce que la pluspart apprehendoient plus viuement, qui se voyant desia comme captifs, souhaitoient les coups de hache, ou mesme les feux, plustost que cette captiuité. Ils estoient mesme resolus, pour n'en venir à ce malheur extreme, de tenter tout, & de s'enfuir chacun de son costé dans les bois, ou bien pour y perir de faim & de miseres, ou tascher de se rendre à quelqu'vne des habitations Françoises.

Dans ces desseins si precipitez nos Peres & moy, & vn gentilhomme nommé Monsieur du Puys, qui commandoit tous nos François, auec vne

garniſon de dix Soldats, (dont neuf eſtoient deſia d'eux-meſmes reſolus de nous abandonner) nous iugeaſmes qu'il valoit mieux ſe retirer de compagnie, ou pour s'entr'animer les vns les autres à la mort, ou meſme pour la vendre plus cher.

Pour cela il falloit partir ſans qu'on en euſt aucun vent: car le moindre ſoupçon qu'euſſent eu les Iroquois de noſtre retraite, euſt haſté ſur nous le malheur que nous voulions fuïr. Mais comment eſperer de pouuoir partir ſans eſtre découuerts, eſtant au centre du païs, & touſiours obſedez de quantité de ſes barbares, qui ne délogeoient point d'auprés de noſtre maiſon, pour eſpier noſtre contenance en cette conionćture? Il eſt vray qu'ils ne penſoient pas que nous euſſions iamais eu le courage d'entreprendre ce coup, ſçachans bien que nous n'auions ny canots, ny matelots, & que nous ignorions les chemins bordez de precipices, où vne douzaine d'Iroquois nous pouuoient défaire aiſément: outre que la ſaiſon eſtoit inſupportable dans la froideur des eaux

glacées, où toutefois il falloit traisner les canots, se iettant à l'eau, & y demeurant les heures entieres, quelquefois iusques au col ; & iamais nous n'auions entrepris de telles expeditions, sans auoir des Sauuages pour nous conduire.

Nonobstant ces obstacles qui leur paroissoient, aussi bien qu'à nous, insurmontables. Dieu qui tient entre ses mains tous les momens de nos vies, nous inspira si heureusement tout ce qu'il falloit faire, qu'estant partis le 20. iour de Mars de nostre maison de sainte Marie, proche d'Onnontagué, sur les onze heures de nuit, sa diuine Prouidence nous conduisant comme par vn miracle continuel, au milieu de tous les dangers imaginables, nous arriuasmes à Quebec le 23. du mois d'Auril, ayant passé par Montreal, & par les trois Riuieres, auant qu'aucun canot eust pû y estre mis à l'eau, la riuiere n'y ayant pas esté libre pour la nauigation que le iour mesme que nous y parusmes.

Toutes les habitations Françoises nous regardoient comme des person-

nes venuës de l'autre monde, & ne pouuoient assez admirer la bonté de Dieu, qui d'vn costé nous auoit miraculeusement deliurez d'vn si euident peril, & d'autre part auoit tiré de peine tous les François de Montreal, des trois Riuieres, & de Quebec, qui se sentoient quasi obligez de supporter des Iroquois des choses insupportables, & ne pas reprimer les excés de leurs insolences, de peur que le contre-coup n'en retombast sur nous, qui estions en proye & à la discretion de l'ennemy commun.

Et certainement il estoit bien temps d'arriuer; car nous apprismes à Montreal, que deux-cent Agnieronnons venus en guerre, estoient proche de là: & mesme par les chemins nous en auions apperceu les pistes, & veu des feux de quelques bandes détachées, qui nous eussent fait vn mauuais party, si nous n'eussions hasté nostre marche.

Quelques-autres troupes ennemies parurent aussi aux trois Riuieres, & y firent prisonniers trois ieunes hommes qui ne faisoient que d'en sortir pour

aller au trauail, ſans que l'on peuſt leur donner aucun ſecours, quoy que les Iroquois les entraiſnaſſent à la veuë de tous ceux du bourg.

A Quebec. Le meſme ennemy s'eſt fait voir dans les campagnes voiſines: il a tué du monde quaſi dans nos portes, il s'eſt ietté ſur de pauures femmes Algonquines, qui y furent ſurpriſes en plein midy; les vnes tuées ſur la place, & les autres emmenées captiues, que toutesfois l'on recouura; nos François, les Hurons, & les Algonquins ayant pourſuiuy l'ennemy, & luy ayant couppé chemin: mais les meurtriers s'échapperent, diſparoiſſant au moment qu'ils paroiſſent lors qu'ils ſe ſentent les plus foibles. Ce ſont des renards en leurs approches, ils attaquent en lions, & diſparoiſſent en oiſeaux faiſans leur retraite.

Nous nous reconnuſmes encore plus obligez à remercier Dieu d'vne protection ſi particuliere ſur nous, lors qu'eſtant arriuez à Quebec, nous auons appris de diuers endroits, tant de quelques Hurons venus d'Anniegué, où ils eſtoiēt captifs, que de quelques-autres

venus d'Onnontagué; que le dessein des Onnontagueronnons auoit esté de massacrer tous nos François, dés lors qu'ils arriuerent en leur païs l'année 1656. mais que l'execution en auoit esté differée iusques à l'année suiuante, aprés que les Hurons y auroient esté attirez par nostre moyen, sur lesquels l'on deuoit exercer la mesme cruauté: en sorte que tout le bon accueil que l'on auoit fait à nos Peres & à nos François depuis leur arriuée à Onnontagué, n'auoit esté qu'vne suite de ce dessein perfide, & vne fourbe des Anciens & des Capitaines Iroquois, qui conduisoient secretement cette trahison, dans l'esperance qu'ils auoient, que si nous estions satisfaits de leur procedé, les Hurons restez à Quebec, croiroient qu'il n'y auoit rien à craindre pour eux à Onnontagué, & que pour lors y montant sur cette creance, l'on feroit les femmes & les enfans captifs, & l'on massacreroit les hommes. C'est ce qui fut executé cruellement sur nos bons Chrestiens Hurons, qui montoient auec nous à Onnontagué, le troisiéme iour

d'Aouſt de l'année derniere 1657.

Que ſi pour lors nous ne fuſmes pas enueloppez dans ce cruel maſſacre, ce fut vne prouidence de Dieu, en ce qu'il y auoit cinquante Onnontagueronnons qui eſtoient deſcendus à Quebec, pour y aller querir le reſte des Hurons qui n'auoient pas voulu monter auec nous, ayant preſſenty le malheur qui nous arriua. Ces cinquante Onnontagueronnons nous ſauuerent la vie ſans y penſer, pource que leurs compatriotes vouloient attendre leur retour, auant que d'exercer en noſtre endroit ce dernier acte d'hoſtilité. Cette meſme Prouidence qui veilloit amoureuſement ſur nous, ne permit pas que ces cinquante Onnontagueronnons retournaſſent en leur païs, auant que la nouuelle y fuſt arriuée, des Iroquois que l'on arreſta & qu'on mit au fers à Montreal, aux trois Riuieres, & à Quebec, l'année paſſée 1657. Ce qui ſuſpendit tous leurs mauuais deſſeins ſur nous; Dieu cependant nous les ayant fait connoiſtre, & nous ayant donné le courage, les forces & les moyens pour

nous

nous retirer heureusement de la captiuité où nous estions, au milieu de ce peuple barbare & ennemy.

Ce n'est pas d'auiourd'huy que les desseins de Dieu sont adorables sur ses éleus, & qu'il trouue sa gloire par des voies toutes opposées aux nostres, dont les ressorts ne paroistront que dans l'eternité. Car outre les victimes de nos Peres, qui estoient toutes prestes d'estre immolées, & à qui Dieu n'a pas voulu mettre le feu, quoy que l'Iroquois en eust desia preparé le buscher ; les sentimens des Chrestiennes Huronnes furent vraiement Chrestiens à la mort de leurs maris & de leurs peres, dont le sang reiallissoit sur elles, aussi-bien que sur nous.

Grand Dieu, s'écrioit l'vne, mélez mon sang auec celuy de mon mary : qu'on m'arrache auiourd'huy la vie ; iamais l'on ne me pourra arracher la foy que i'ay au cœur.

Mon Dieu, disoit vne autre, ie croy fermement que vous estes le Tout-puissant, quoy que ie voie vos seruiteurs massacrez par vos ennemis ;

vous n'auez pas promis que noſtre foy nous exempteroit de la mort : nos eſperances ſont pour vne autre vie : il faut mourir en terre, pour viure dans le Ciel.

Comme on maſſacroit vne de ces femmes fortes, nommée Dorothée, à coups de haches & de couſteaux, à l'entrée du bourg d'Onnontagué ; voiant les larmes d'vne petite fille de huit ans, qui auoit eſté au ſeminaire des Vrſulines, elle luy dit : Ma fille, ne pleures pas ny ma mort, ny la tienne ; nous irons auiourd'huy de compagnie au Ciel : Dieu y aura pitié de nous à toute eternité : les Iroquois ne pourront pas nous rauir ce grand bien. Puis en mourant elle s'écria : IESVS, aiez pitié de moy. Et ſa fille fut tuée ſur l'heure meſme à coups de couſteaux, prononçant les meſmes paroles que ſa mere auoit dites : IESVS, aiez pitié de moy.

Deux autres eſtant brûlées à petit feu, s'écrioient au milieu des flammes, qu'elles mouroient Chreſtiennes, & qu'elles s'eſtimoient heureuſes que Dieu les viſt dans leurs tourmens,

& qu'il connuſt leur cœur. Oüy, diſoit l'vne ; ſi nos corps eſtoient immortels, les Iroquois rendroient nos peines immortelles : puiſque nos ames ne peuuent pas mourir, eſt-ce choſe incroiable que Dieu, qui n'eſt rien que bonté, doiue les recompenſer à toute eternité ?

Ces meres embraſſoient leurs enfans qu'on auoit iettez dans ces flammes, & l'excés de toutes ces cruautez barbares ne pût iamais les ſeparer : tant il eſt vray que la foy & l'amour de Dieu ſont plus forts que le feu & la mort.

C'eſt dans le Ciel, où nous verrons plus pleinement, les reſſorts adorables & aimables de la prouidence de Dieu, ſur ceux qu'il a choiſis au milieu de cette barbarie pour en faire des Saints. Nos Egliſes ſont vraiement ſouffrantes, & le Diable y fait ſes rauages : mais Dieu en tirera ſa gloire en dépit de l'Enfer. C'eſt à nous de faire ce que nous pourrons : c'eſt à luy ſeul de faire ce qu'il luy plaira. De V. R.

De Quebec ce 21. d'Aouſt 1658.

Le tres-humble & obeïſſant ſeruiteur en N. S.

PAVL RAGVENEAV.

De l'induſtrie & du courage de nos François dans leur retraite d'Onnontagué.

CHAPITRE II.

LE Pere Iean De Brebeuf, le Pere Gabriel Lallement, le Pere Iſaac Iogues, & les autres, pour la pluſpart, qui ont eſté brûlez & mangez par les Iroquois, pouuoient aſſez facilement échapper des mains & de la dent de ces anthropophages; mais le Sacrement de Penitence qu'ils vouloient adminiſtrer à quelques Neophytes deuant leur mort, & le Bapteſme qu'ils vouloient conferer à quelques Catechumenes, leur firent preferer les feux & la rage des Iroquois, à la douceur de la vie. C'eſtoit fait de tous nos Peres, & de tous nos Freres d'Onnontagué, s'ils ſe fuſſent trouuez en vn pareil rencontre: mais voiant que leur mort ſeroit inutile à vne pauure Egliſe captiue qu'ils abandonnoient, & que leur eſclauage ne les auroit pas

ſoulagez, dautant que ces barbares les deuoient lier & garotter, & les mener à Kebec, pour retirer en contre-échange leurs compatriotes, que nos François retiennent dans les fers. Voiant, dis-ie, que leur mort, & leur captiuité ſeroit plus nuiſible que profitable à la Colonie Françoiſe, ils prirent reſolution de ſe ſauuer, & de trauailler à la conſeruation des François, qui s'alloient perdre en ſe diuiſant, & en ſe ſeparant les vns des autres.

La reſolution priſe, il falloit trouuer les moiens de l'executer. Il eſt plus aiſé de donner des preceptes, que de les garder. Nos François n'eurent pas de peine à ſe reſoudre de conſeruer leurs vies, & d'euiter leur mort: les glaces, les vents, en vn mot, l'impoſſibilité de partir les arreſterent iuſques à la veille du iour deſtiné à leur maſſacre: pas vn ne doutoit qu'il ne falluſt faire retraite, & au pluſtoſt. Voions maintenant comme ils s'y prirent: la Lettre ſuiuante nous le découurira.

Lettre du Pere Paul Ragueneau au Pere Procureur des Missions de la Compagnie de Iesus en la Nouuelle France.

Pax Christi.

MON R. PERE,

V. R. sera bien-aise d'apprendre les particularitez de nostre départ de sainte Marie des Iroquois, pour ioindre ses actions de graces à celles que nous deuons a la Bonté diuine, qui nous a retirez auec bien des merueilles d'vn lieu, où son amour ne nous auoit pas conduit sans quelques prodiges. Nous deuions perir en montant, la mort nous attendoit à nostre arriuée; nostre départ a tousiours passé pour impossible; & neantmoins *ecce viuimus*, nous sommes pleins de vie, & nous auons eu le bon-heur de mettre en possession de la vie eternelle quantité de ceux qui se preparoient à boire nostre sang, & ietter nos corps tout viuans dans leurs feux.

La resolution estant prise de quitter ces terres, où Dieu auoit pris par no-

ſtre moien, le petit nombre de ſes éleus, les difficultez paroiſſoient inſurmontables dans l'execution, pour laquelle toutes choſes nous manquoiēt.

Pour ſuppleer au defaut des canots, nous auions fait, en cachette, deux batteaux, d'vne nouuelle & excellente ſtructure, pour paſſer les rapides; ces batteaux ne tiroient que fort peu d'eau, & portoient beaucoup de charge, quatorze ou quinze hommes chacun, & la valeur de quinze à ſeize cent liures peſant. Nous auions de plus quatre canots à l'Algonquine, & quatre à l'Iroquoiſe, qui deuoient compoſer noſtre petite flotte de cinquante trois François.

Mais la difficulté eſtoit de faire l'embarquement ſans eſtre apperceus des Iroquois, qui nous obſedoient continuellement. Le tranſport des batteaux, des canots, & de tout l'équipage ne pouuoit pas ſe faire ſans vn grand bruit: & neantmoins, ſans le ſecret, il n'y auoit rien à eſperer, qu'vn maſſacre general de tous tant que nous eſtions, au moment que l'on ſe fuſt apperceu que nous euſſions eu la

moindre penſée de nous retirer.

Pour cela, nous inuitaſmes tous les Sauuages qui eſtoient proche de nous, à vn feſtin ſolemnel, où nous emploiaſmes toute noſtre induſtrie, & n'épargnaſmes ny le ſon des tambours, ny les inſtrumens de muſique, pour les endormir par vn charme innocent.

Celuy qui preſidoit à la ceremonie, ioüa ſon ieu auec tant d'adreſſe & de bon-heur, qu'vn chacun vouloit contribuer à la ioie publique : c'eſtoit à qui ietteroit des cris plus perçans, tantoſt de guerre, tantoſt d'allegreſſe: les Sauuages par complaiſance chantoient & danſoient à la Françoiſe, & les François à la Sauuage. Pour les animer de plus en plus à ce beau ieu, on diſtribua des preſens à ceux qui iouoient mieux leur perſonnage, & qui menoient plus de bruit, pour étouffer celuy qu'vne quarantaine de nos gens faiſoient au dehors, dans le tranſport de tout noſtre équipage. Tout l'embarquement eſtant fait, le feſtin ſe finit à point nommé, les conuiez ſe retirent, & le ſommeil les aiant bien-toſt abattus, nous

ſortiſmes de noſtre maiſon par vne porte de derriere, & nous ambarquaſmes à petit bruit, ſans dire Adieu à nos Sauuages, qui faiſoient les fins, & qui penſoient nous amuſer iuſques au temps de noſtre maſſacre, de belles apparences, & par des témoignages de bonne volonté.

Noſtre petit Lac, ſur lequel nous voguions en ſilence dans les tenebres de la nuit, ſe geloit à meſure que nous auancions, & nous faiſoit craindre d'eſtre arreſtez dans les glaces, aprés auoir euité les feux de l'Iroquois. Dieu nous en deliura pourtant, & aprés auoir auancé la nuit, & tout le iour ſuiuant par des precipices & par des cheutes d'eau effroiables ; enfin nous nous rendiſmes le ſoir dans le grand Lac Ontario, à vingt lieuës du lieu de noſtre depart.

Cette premiere iournée eſtoit la plus dangereuſe ; car ſi les Iroquois euſſent apperceu noſtre ſortie, ils nous euſſent coupé chemin ; & n'euſſent-ils eſté que dix ou douze, il leur eſtoit facile de nous mettre en deſordre, la riuiere eſtant tres-étroite, &

terminée, aprés dix lieuës de chemin, d'vn precipice affreux, où nous fusmes obligez de mettre pied à terre, & porter l'espace de quatre heures nostre bagage & nos canots, par des chemins perdus, & couuerts d'vne Forest époisse qui eust seruy de Fort à l'ennemy, & d'où à chaque pas il eust pû nous assommer, & tirer sur nous sans estre apperceu.

La protection de Dieu nous accompagna visiblement dans tout le reste du chemin, y marchant dans des perils qui nous faisoient horreur aprés les auoir euitez, & n'aiant point la nuit d'autre giste que sur la neige, aprés auoir passé les iournées entieres dans les eaux & parmy les glaces.

Dix iour aprés nostre départ, nous trouuasmes le Lac Ontario, sur lequel nous voguions, encore gelé en son emboucheure: il fallut prendre la hache en main pour fendre la glace, & se faire passage: mais ce fut pour entrer deux iours aprés dans vne cheute d'eau, où toute nostre petite flotte se vit quasi abismée. Car nous estant engagez dans vn grand sault, sans le

connoiſtre, nous nous trouuaſmes au milieu de ſes briſans, qui par le rencontre de quantité de gros rochers, éleuoient des montagnes d'eau, & nous iettoient dans autant de precipices, que nous donnions de coups d'auirons. Nos batteaux qui à peine auoient demy-pied de bord, ſe trouuerent bien-toſt chargez d'eau, & tous nos gens dans vne telle confuſion, que leur cris meſlez auec le bruit du torrent nous faiſoient voir l'image d'vn triſte naufrage. Il falloit pourtant pouſſer outre, la violence du courant nous emportant malgré nous dans de grandes cheutes, & par des chemins où iamais on n'auoit paſſé. La crainte redoubla à la veuë d'vn de nos canots englouty dans vn briſant, qui barroit tout le rapide, & qui eſtoit neantmoins la route que tous les autres deuoient tenir. Trois François y furent noiez, vn quatriéme aiant échappé heureuſement, s'eſtant tenu attaché au canot, & aiant eſté ſecouru au bas du ſault, lors qu'il eſtoit ſur le point de laſcher priſe, les forces luy manquant quaſi auec la vie.

Ceux qui furent noiez auoient communié ce iour là, & s'estoient saintement disposez à la mort, sans sçauoir qu'elle fust si proche. Mais Dieu qui connoist ses éleus, les y auoit amoureusement preparez. Ce nous est vne consolation de pouuoir dire, *Pater, quos tradidisti mihi, non perdidi ex iis quemquam.* Car ces trois noiez estant au Ciel, ne sont perdus qu'heureusement, aiant trouué Dieu & leur salut dans leur perte.

Le 3. d'Auril nous abordasmes à Montreal au commencement de la nuit : les glaces n'en estoient parties que le iour mesme, & elles nous eussent arresté, si nous fussions arriuez plustost. Nous nous vismes obligez de seiourner au mesme lieu quatorze iours, les Riuieres qui estoienr plus bas n'estant pas encore déprises.

Le 17. d'Auril nous nous rendismes aux trois Riuieres, d'où les glaces n'estoient parties que le iour precedent. nous y passasmes la Feste de Pasques.

Le Mardy nous arriuasmes heureusement à Quebec ; vn iour plustost nous n'eussions pas pû y aborder, tout

n'y estoit qu'vn pont de glace depuis la coste de Lauson, d'où on auoit encore trauersé la Riuiere à pied sec le iour de Pasques.

Vraiement l'Ange de Dieu nous conduisoit dans nos démarches, & dans nos demeures, comme il conduisoit autrefois son peuple bien-aimé au sortir de la captiuité d'Egypte, du milieu des Nations barbares. Loüez Dieu auec nous de ce qu'il nous a deliurez d'vne seruitude bien plus dangereuse, aprés auoir beny nos trauaux par le salut de quantité d'ames, qui ioüissent maintenant du repos eternel.

Iournal de ce qui s'est passé entre les François & les Sauuages.

CHAPITRE III.

OVTRE les deux Lettres couchées aux deux Chapitres precedens, nous en auons receu quelques autres, & quelques memoires, qui composeront ce Iournal.

Le mot Onnonta, qui ſignifie vne montagne, en langue Iroquoiſe, a donné nom à la Bourgade appellée Onnontaé, ou, comme d'autres la nomment, Onnontagué, pource que elle eſt ſur vne montagne, & les peuples qui l'habitent, s'appellent en ſuite Onnontaeronnons, ou bien Onnontagueronnons. Ces peuples ayant long-temps & inſtamment demandé, qu'on enuoyaſt quelques Peres de noſtre Compagnie en leur païs. Enfin
1655. l'année 1655. le Pere Ioſeph Chaumonot & le Pere Claude Dablon leurs furent accordez. Ils les embarquerent le 19. de Septembre, & les rendirent à Onnontagué le 5. Nouembre de la meſme année 1655.

1656. L'année ſuiuante 1656. ces deux bons Peres ſe voyant écoutez auec applaudiſſement, & auec bienueillance, le Pere Dablon quitta Onnontagué le ſecond iour de Mars, pour venir demander du ſecours à Kebec, où il arriua au commencement d'Auril, & en partit le 17. de May, en compagnie de trois Peres & de deux Freres de noſtre Compagnie, & de bon nom-

bre de François, qui tirerent tous vers ce nouueau païs, où ils se rendirent le 11. iour de Iuillet de la mesme année 1656.

L'an 1657. la moisson paroissant belle dans toutes les Bourgades des Iroquois superieurs, le commun peuple écoutant les bonnes nouuelles de l'Euangile auec simplicité, & les Anciens auec vne feinte bien cachée ; le Pere Paul Ragueneau, le Pere François Du Peron, quelques François, & plusieurs Hurons partirent de Montreal le 26. de Iuillet, pour aller secourir leurs freres & leurs compatriotes. 1657.

Le 3. iour du mois d'Aoust de la mesme année 1657. la perfidie des Iroquois commença à se découurir, par le massacre qu'ils firent des pauures Hurons qu'ils menoient en leur païs, aprés mille protestations de bienueillance, aprés mille sermens à leur mode, qu'ils les traiteroient comme leurs freres. Et si quantité d'Iroquois ne fussent demeurez parmy les François auprés de Kebec, pour tascher d'emmener auec eux le reste des Hurons, qui se deffians de ces traistres, ne s'estoient

pas voulu embarquer auec les autres; c'estoit fait dés lors & des Peres, & des François qui montoient auec eux; & bien-tost aprés, tous ceux qui demeuroient sur les riues du Lac Gannantaa, proche d'Onnontagué, auroient couru la mesme fortune: mais la crainte que les François ne se vengeassent sur leurs compatriotes, arresta leur dessein, dont nos Peres eurent secretement connoissance, incontinent aprés leur arriuée dans le païs. Vn Capitaine mesme qui sçauoit le secret des Anciens, aiant pris quelque goust aux Predications de l'Euangile, & se voiant fort malade, demande le Baptesme, l'aiant receu aprés vne suffisante instruction, il découurit les mauuais desseins de ses compatriotes à celuy qui luy confera, & peu de temps aprés il s'en alla au Ciel.

Le 9. du mesme mois d'Aoust, vingt Iroquois Agneronnons aborderent à Quebec: c'estoit à qui entraisneroit en son païs, les restes de la pauure Nation Huronne: les Iroquois d'en-haut & d'embas, les attiroient auec les plus belles promesses du

du monde, & ils n'auoient tous que des intentions de les perdre.

Le 11. parut la barque de Monſieur Bourdon, lequel eſtant deſcendu ſur le grand Fleuue du coſté du Nord, vogua iuſques au 55. degré, où il rencontra vn grand banc de glaces, qui le fit remonter, aiant perdu deux Hurons, qu'il auoit pris pour guides. Les Eskimaux Sauuages du Nord, les maſſacrerent, & bleſſerent vn François de trois coups de fleches, & d'vn coup de couſteau.

Le 21. quelques Hurons s'eſtant ioints auec les Agneronnons, dont nous venons de parler, s'embarquerent à Kebec, pour aller demeurer en leur païs, ignorant la captiuité qui les attendoit.

Le 26. Le Pere le Moine les ſuiuit, auec quelques autres Hurons, remenant vn ieune Iroquois Agneronnon, qui eſtoit paſſé en France, & que nous auions renuoié à Kebec, où on le rappelloit.

Le 3. de Septembre, les Onnontagueronnons, qui eſtoient demeurez à l'entour des habitations Françoiſes,

enuoierent deux de leurs Gens vers les Hurons de Kebec, pour les presser de prendre Onnontagué pour leur patrie, leur donnant mille asseurances, qu'ils seroient les tres-bien venus. C'estoit, comme i'ay dit, à qui auroit le debris de ce pauure peuple. Or iaçoit qu'ils ne sceussent pas ce qui estoit arriué à leurs freres, ils tascherent neantmoins de faire trouuer bon à ces Deputez, de remettre la partie iusques au Printemps suiuant. Ce fut vn coup de Dieu : car ce dilaiement obligea plusieurs Iroquois de passer l'Hyuer auprés des François, pour attendre les Hurons ; ce qui empescha les Onnontagueronnons de mettre à mort, ou de se saisir de nos Gens, qui estoient en leur païs. Dieu leur vouloit donner, par cette prouidence si particuliere, le moien de se sauuer.

Le 9. du mesme mois de Septembre. Nos Peres d'Onnontagué enuoierent deux canots, pour donner nouuelle à Kebec, du massacre des pauures Hurons Chrestiens, mis à mort par vne trahison inoüie de ces Barbares, comme nous l'auons mar-

qué cy-dessus au 3. d'Aoust de l'an 1657. Ils deuoient aussi rendre des Lettres, qui expliquoient l'estat du païs, & qui découuroient la mauuaise volonté des principaux de ces peuples vers les François. Nous en mismes quelque chose à la fin de la Relation de l'an passé. Les Onneïotchronnons aiant eu le vent de l'enuoy de ces deux canots, les deuancerent à dessein, comme on a sceu depuis, de massacrer ceux qui les conduisoient, & de ietter leurs Lettres au feu: mais nos Gens aiant euité leurs embusches & leurs poursuites, arriuerent enfin à Kebec

Le 6. d'Octobre, non sans l'étonnement de nos François. Ie vous laisse à penser, si les pauures Hurons, qui n'auoient pas voulu suiure les Onnontagueronnons, benissoient Dieu, de se voir deliurez des pattes de ces loups. A peine y auoit-il vn mois, que ces mal-heureux les auoient voulu trahir. S'il faut auoir de l'esprit pour estre fourbe, ces peuples n'en manquent pas.

Le 16. Vne chalouppe porta nou-

uelle à Kebec, que deux François auoient esté pillez au Cap à l'arbre par des Iroquois. Ces Barbares, sous ombre qu'ils auoient de nos Gens en leur païs, commettoient quantité d'insolences, pillant des maisons, tuant les bestiaux des metairies Françoises. Les habitans s'en estant plains fort souuent. Enfin

Le 21. du mesme mois, Monsieur Dailleboust, qui commandoit pour lors, fit assembler les principaux, pour voir quel remede on pourroit apporter à ces desordres. Il fut arresté, 1. Qu'il ne falloit point commencer les premiers à irriter les Iroquois, mais qu'on pouuoit sans difficulté, *vim vi repellere*, repousser par la force leurs insultes. 2. Qu'on deuoit tousiours traiter comme amis les Hurons & les Algonquins nos Alliez. 3. Qu'il falloit empescher que les Iroquois, soit d'en-haut ou d'embas, ne leur fissent aucun tort à la veuë de nos habitations.

Le mesme iour, il fit assembler les Algonquins, & les Hurons, qui luy demanderent, comme ils se compor-

teroient enuers les Iroquois : il repartit. Qu'ils les pouuoient attaquer, & les combattre hors la veuë des habitations Françoises. Que nous les protegerions dans cette étenduë, & que nous ne romperions iamais la paix, s'ils ne faisoient les premiers quelque acte d'hostilité.

Le 25. du mesme mois d'Octobre. Quelques Iroquois Onneïotchronnons, voisins d'Onnontagué, tuërent trois François à Montreal, à coups de fusil; arracherent à deux la peau de la teste, & l'emporterent en triomphe en leur païs. A l'occasion de ces meurtres, Monsieur de Maisonneufue fit arrester, & mettre aux fers vn Sauuage Onnontagueronnon, qui depuis quelque temps chassoit en l'Isle de Montreal, & se retiroit le plus souuent auec les François.

Le 29. Trois Onneïotchronnons se presentent au Fort de Montreal, demandent à parler à Monsieur de Maisonneufue Gouuerneur. Ils protestent qu'ils sont innocens, & qu'ils sont tres-marris de l'attentat commis sur ses Gens. L'vn deux tire sept pre-

ſens, compoſez de neuf colliers de porcelaine, auec ces paroles: *I'eſſuie le ſang répandu ſur la natte, ou ſur la terre, où ie ſuis. I'ouure ta bouche, afin de bien parler. Ie calme ton eſprit irrité par ce mauuais coup. Ie couure la terre ſouillée de ſang, & i'enferme dans l'oubly cette meſchante action. Ie te fay ſçauoir, que c'eſt l'Oïogueronnon qui t'a tué. Ie te donne vn breuuage, pour te guerir. Ie raffermis le May ébranlé, auprés duquel ſe doiuent tenir les Conſeils des Iroquois & des François.* Monſieur de Maiſonneufue receut les preſens, n'aiant pas encore aſſez de lumiere ſur la déloiauté de ces perfides, qui paroiſſoient fort innocens. Il les inuita neantmoins de demeurer quelque temps auprés de nos François, pour reconnoiſtre de plus prés leurs démarches. Mais comme ils ſe ſentoient coupables, & qu'ils eſtoient camarades (à ce qu'on croit) de ceux qui auoient maſſacré nos Gens, voiant d'ailleurs vn Sauuage Onnontagueronnon aux fers, ils s'enfuïrent la nuit à la ſourdine.

Le 1. iour de Nouembre. Le canot que Monſieur de Maiſonneufue auoit

enuoié à Monſieur Daillebouſt, pour luy donner aduis de ces meurtres, parut à Kebec, aiant paſſé par les trois Riuieres. A meſme temps Monſieur Daillebouſt commande, qu'on arreſte en toutes les habitations des François, tous les Iroquois qui s'y preſenteroient, de quelque endroit qu'ils pûſſent eſtre. On auoit deſia commencé d'arreſter douze Agneronnons aux trois Riuieres, dont vne partie fut enuoiée à Kebec.

Le 3. du meſme mois. Quelques Algonquins eſtant allez chaſſer, & faire la petite guerre vers les Iſles de Richelieu, tuërent vn Sauuage Onnontagueronnon, qu'ils rencontrerent, & en apporterent la cheuelure à Kebec. Son compagnon s'eſtant échappé, ſe retira à Montreal, où il fut mis aux fers.

Le 5. Monſieur Daillebouſt aſſembla les François & les Sauuages nos Alliez, pour leur declarer le deſſein qu'il auoit, d'enuoier deux Agneronnons de ceux qu'on luy auoit enuoiez des trois Riuieres, pour informer Ondeſonk, c'eſt à dire, le Pere Le Moi-

ne, qui estoit au bourg d'Anié, ou, comme d'autres l'appellent, Aniegué, pour l'informer qu'on auoit tué trois François à Montreal, & qu'en suite on auoit retenu quelques Iroquois Agneronnons en nos habitations. Voicy sommairement les paroles, qui deuoient estre portées aux Anciens du païs. 1. Qu'on a tué trois François à Montreal; les meurtriers estoient trente, quoy qu'il n'en parust pas tant. 2. Que les parens des defunts se vouloient venger sur les Agneronnons, qui vinrent aux trois Riuieres, bien-tost aprés que la nouuelle de ce massacre y fut apportée. 3. Qu'on s'est opposé à cette vengeance de la part d'Onontio, c'est à dire, du Gouuerneur des François. 4. Qu'on les a arrestez seulement, sans leur faire aucun mal. 5. Qu'on est resolu de les retenir, pendant le voiage de ceux qu'on enuoie de sa part, pour se plaindre aux Anciens du païs de cet attentat, & pour sçauoir s'il n'a point esté commis par leur ieunesse. 6. Qu'on les asseure, que ceux qu'on a retenus, seront bien traitez;

& afin qu'on n'en doute point, Onontio écrit tous ces articles à Ondesonk, & les a nettement expliquez aux Agneronnons, qu'on a mis en liberté, pour aller traiter cet affaire.

Le 7. du mesme mois de Nouembre. Deux Agneronnons partirent de Kebec, & en prirent vn troisiéme aux trois Riuieres, pour s'en aller porter ces paroles en leur païs. On leur donna force lettres de diuers endroits, pour donner au Pere Le Moine, dont vne partie deuoient estre enuoyée à nos Peres & à nos François d'Onnontagué, par l'entremise des Agneronnons, qui vont souuent en ce païs-là.

Enuiron ce mesme temps, ou vn peu deuant, Monsieur de Maisonneufue renuoia aussi vn prisonnier Onnontagueronnon en son païs, pour rendre des lettres à nos Peres, qui les informoient de tout ce qui se passoit parmy les François. Il donna charge à ce Barbare, de dire à peu prés aux Anciens d'Onnontagué, ce qu'on mandoit à ceux d'Aniegué; mais il y eust de l'infidelité des deux costez.

Il est vray que les Agneronnons

rendirent fidellement les lettres à Ondesonk, pource qu'ils craignoient qu'on ne fist du mal à leurs Gens detenus par les François. Mais pour les lettres qui s'adressoient à nos François d'Onnontagué, l'Agneronnon qui les portoit, les ietta dans la riuiere, ou les presenta, comme il est croiable, aux Anciens du pais : mais ces bonnes gens, qui se vouloient défaire des Predicateurs de l'Euangile, & de ceux qui les assistoient, les ietterent dans le feu.

L'Onnontagueronnon enuoié par Monsieur de Maisonneufue fit encore pis : car il dit aux principaux de sa Nation, que les François s'estoient liez principalement auec les Algonquins, pour leur faire la guerre, & qu'ils auoient tué son camarade. C'estoit vn Algonquin qui l'auoit mis à mort, allant en guerre, comme nous l'auons marqué au 3. de Nouembre. Il n'en falloit pas dauantage pour animer ces furieux, qui auoient desia conclud la mort de quelques-vns, & la captiuité des autres. Ils voulurent neantmoins agir de concert auec les Agneron-

nons, qui ne pouuoient non plus que les autres, gouſter la detention de leurs Gens, la croiant tres-iniuſte.

Nos pauures François eſtoient cependant bien étonnez, de n'apprendre aucune nouuelle aſſeurée ny de Kebec, ny des trois Riuieres, ny de Montreal. Ces Barbares leur auoient entierement interdit ce commerce: ſi bien que les ordres de Monſieur Daillebouſt ne furent point rendus à Monſieur Du Puis, qui commandoit les Soldats, ny aucune lettre à qui que ce fuſt des François.

Le 17. du mois de Nouembre de la meſme année 1657. Parut à Kebec vne chalouppe pleine de Sauuages, qui apporta nouuelle, que plus de ſoixante canots chargez de pelteries, eſtoient abordez aux trois Riuieres. Ils venoient de la Nation des poiſſons blancs, & d'autres peuples encore plus éloignez du grand Fleuue, dont quelques-vns n'auoient iamais veu ny François, ny Europeans. Ils eſtoient enuiron trois ou quatre perſonnes en chaque canot, tous gens bien-faits, & de belle taille.

Continuation du Iournal.

CHAPITRE IV.

IE ne sçay pas en quel temps les trois Agneronnons enuoiez par Monsieurs Dailleboust, arriuerent au bourg d'Anniegué. Ie ne sçay non plus ny le iour, ny le mois de l'arriuée de l'Onnontagueronnon delegué par Monsieur de Maisonneufue à Onnontagué : mais ie sçay bien que

Le 3. de Ianuier de cette année 1658. trois Agneronnons, differens des trois qu'on auoit renuoiez, apporterent à Kebec des lettres du Pere Ondesonk, c'est à dire, du Pere Le Moine, dont voicy l'abbregé.

Premierement. Les trois Agneronnons, dit-il, qui vous vont voir, portent trois presens à Onontio, c'est à dire, à Monsieur le Gouuerneur, qui signifient ces trois paroles, qu'ils vous deduiront eux-mesmes. Ce sont les Anciens qui parlent par leur bouche, & qui vous disent : 1. Nous auons esté

tuez en la perſonne des François, que nous venons enterrer. 2. Ondeſonk eſt viuant; il eſt chez nous auſſi libre qu'il ſeroit chez vous. 3. Nous venons requerir nos neueux detenus entre vos mains.

Secondement. Le Pere adioûte, que deux cent Agneronnons eſtoient partis pour s'en aller, en chaſſant, vers Tadouſſac, & qu'au Printemps ils deuoient faire des canots vis à vis de ce quartier-là, ſur l'autre riue du grand Fleuue, qui a bien dix lieuës de largeur en cet endroit, pour ſurprendre en ſuite tous les Montaignets & les Algonquins, qui retournent ordinairement de leur grande chaſſe en ce temps-là. Les deux principaux Capitaines de cette troupe ſe nomment Aouigaté & Anguieout.

En troiſiéme lieu, vne autre bande de 400. Soldats eſt auſſi partie pour s'aller ioindre aux Iroquois d'en-haut, & pour faire auec eux vn gros d'enuiron 1200. hommes, afin d'entrer dans le païs des Outaouak, & tirer vengeance de la mort de trente de leurs Gens, qui furent tuez en guerre, il y a enui-

ron vn an, dans ces contrées fort éloignées des Iroquois. Tcharihoguen est General de cette petite armée.

En quatriéme lieu. Il dit que les trois Ambassadeurs ne sont que de ieunes gens, qui deuoient aller en guerre auec les autres; mais qu'on les a détachez de leur gros, & qu'on les a enuoiez à Kebec, pour retirer les prisonniers des mains des François: & qu'il n'y a plus dans les bourgs de l'Agneronnon que des vieillards, toute la ieunesse estant partie dés le mois de Ianuier pour la guerre; si bien que si leurs ennemis paroissoient, qu'ils détruiroient tout leur païs.

En cinquiéme lieu. Il déplore la calamité des pauures Hurons, qui s'estant confiez à ces perfides, les ont suiuis dans leur païs, où ils sont traitez comme des esclaues. Le mary est separé de sa femme, les enfans de leurs peres & meres; en vn mot, ils seruent de bestes de charge à ces Barbares. C'est vn aduis aux Hurons qui restent, & qui demeurent encore parmy les François, pour ne se pas fier aisément aux Iroquois, s'ils ne veulent perdre

le corps & l'ame. Voilà ſommairement le contenu des lettres, que le Pere Le Moine écriuit à nos Peres de Kebec. Venons maintenant à ce qui ſe fit publiquement, en ſuite de la venuë de ces Ambaſſadeurs, dont le plus âgé n'auoit pas plus de trente ans, les deux autres paroiſſoient quaſi des enfans.

Le 1. iour de Feurier. Monſieur Dailleboust aſſembla les François, & puis aprés les Sauuages, pour leur communiquer les nouuelles apportées par ces trois Iroquois, à qui on donna audience

Le 4. iour du meſme mois. Le plus âgé des trois tira neuf colliers de porcelaine aſſez beaux. Il en preſenta ſept à Onontio; & deux aux Sauuages nos Alliez, auec ces paroles. 1. Ondeſonk eſt en vie, il ſe porte bien, il loge dans nos cabanes. 2. Les Iroquois & les Hollandois ſont liez d'vne chaiſne de fer, leur amitié ne ſe peut rompre; voilà pour faire entrer Onontio dans ce lien. 3. Nous ne ſçauons pas qui a tué les François à Montreal: c'eſt bien le Sonnotoueronnon, ou l'Onnonta-

gueronnon, ou l'Onneïotchronnon; mais nous ne ſçauons pas lequel des trois : nous ſçauons ſeulement que ce n'eſt pas l'Agneronnon. 4. Ie me réioüis fort de voir mes freres en vie, voilà pour en témoigner ma ioie & mon contentement. 5. Et pour marque que ie les voudrois bien voir en mon païs, ie vous fay ce preſent. Au ſixiéme preſent il dit: Ce collier ſeruira de marteau, pour rompre leurs fers, & pour les mettre en liberté. 7. Et cet autre fournira les beſoins neceſſaires pour leur retour. 8. Pour toy, Algonquin & Huron, ce que i'offre te fera ſçauoir que mon cœur eſt touſiours en bonne aſſiette : dis-nous en quelle poſture eſt le tien? 9. Voicy vn obſtacle, pour empeſcher que tu ne me bleſſe en la maiſon d'Onontio : cache ta hache & ton coûteau, ſi tu en as, car tu luy ferois honte en me bleſſant. Ce petit abbregé de la harangue d'vn Barbare fait voir que l'eſprit ne leur manque pas, mais bien l'education, & la connoiſſance du vray Dieu.

Le 5. de Feurier. Monſieur Dailleboust

boust tint vne assemblée de François, & en l'Isle il fit venir les Hurons & les Algonquins, & dans ces deux assemblées fut arresté, ce qu'on deuoit répondre à ces trois Ambassadeurs, ou Messagers. Monsieur Daillboust fit écrire la réponse, & la donna à son interprete, qui la rapporta publiquement, comme ie vay dire.

Le 12. du mesme mois, les François, les Algonquins, & les Hurons, s'estant rendus dans vne grande Salle, les trois Agueronnons s'y trouuerent; le Truchement François leur parla à peu prés en ces termes, s'accommodant au genie & aux coustumes du païs.

C'est chose étonnante que, toy Agneronnon, tu ne m'estimes qu'vn enfant. Si ie te parle, tu fais semblant de m'écouter. Tu me traites comme si i'estois ton captif, t'imaginant que tu me tuëras, quand tu voudras. Tu ne me mets pas au nombre des hommes: tu me prens pour vn chien. Quand on frappe vn chien, il crie, il s'enfuit, & si on luy presente à manger, il reuient, & flatte celuy qui l'a frappé

Toy Agneronnon, tu me tuës; moy qui suis François, ie crie, on m'a tué, & tu me iettes vn collier de porcelaine, comme en me flattant, & en te mocquant. Tay-toy, me dis-tu, nous sommes bons amis. Sçaches que le François entend bien la guerre: il tirera raison de ta perfidie, qui dure depuis vn si long-temps. Il ne souffrira plus que tu le méprises. Il n'y a qu'vn mot qui serue. Fay satisfaction, ou dis qui a fait le meurtre. Ie ne répondray plus à tes paroles. Tu n'agis pas en homme: tu ne gardes aucune de tes promesses. Ie sçay bien que ton armée est en campagne: tu l'as dit, passant à Montreal, à l'Onnotagueronnon: tu l'as dit à tes compatriotes, qui sont detenus aux Trois Riuieres. Et cependant tu crois m'amuser auec vn collier de porcelaine. Le sang de mes freres crie bien haut: si bientost ie ne suis appaisé, ie donneray satisfaction à leurs ames. D'où vient qu'Ondesonk ne paroist point icy: c'est luy que ie demandois, & non pas son écriture, qui est desia si vieille, que ie ne la connois plus? Tu es si ef-

fronté, que tu oses bien redemander quelques haches, & quelques haillons qu'on a pris à quelques-vns de tes Gens. As-tu rapporté ce que tes compatriotes ont pillé? ce que vous auez volé depuis deux ans dans les maisons Françoises? Quittes tes trahisons: faisons la guerre, si tu ne veux la paix: le François ne sçait que c'est de craindre, quand vne fois il est resolu à la guerre.

Tu demandes à l'Algonquin & au Huron, ce qu'ils ont dans le cœur. Ton frere l'Onnontagueronnon a tué les Hurons, & tu venois pour massacrer les Algonquins, & tu leur demandes ce qu'ils ont dans le cœur? Ils souffrent que ie te conserue la vie, pource qu'ils m'obeïssent; & n'estoit qu'ils me respectent, le collier dont tu leur as fait present, auroit seruy de licol pour t'étrangler. Vn Capitaine Algonquin aioûta ce peu de paroles. Tu dis que tu n'as pas oüy parler de la mort des François: penses-tu que nous soions si enfans de croire, que tu n'as pas veu leurs cheuelures, que tes Gens ont porté dans leur païs? Vous

ne faites qu'vne cabane de cinq feux, tous tant que vous estes, & tu n'aurois pas regardé ces trophées? Ondesonk t'a fait voir ton neueu, qu'Onontio & moy t'auons renuoié : en as-tu dit vn seul mot de reconnoissance? *Il parle du ieune Iroquois pris en guerre par vn Algonquin, qui le donna à Monsieur de Lauson Gouuerneur du païs, lequel l'enuoia en France, où ayant demeuré quelque temps, il repassa à Kebec l'an 1657. & de là fut reconduit en son païs par le Pere le Moine, comme nous auons dit cy-dessus.*

L'Algonquin poursuiuit son discours. Au reste, mon frere, (dit-il à l'Agneronnon) ne t'étonnes point de voir tes Gens aux fers : Onontio qui est nostre Pere, nous y fait bien mettre, quand nous nous sommes enyurez.

Pour conclusion. L'Agneronnon voiant que le Conseil se dissippoit, & qu'on ne parloit point de le renuoier en son païs, fit encore deux presens. Au premier, il dit. Ie ne connois point le meurtrier des François. I'ay appris, passant à Montreal, que c'estoit l'Onneïotchronnon, ou l'Oïogueronnon:

mais ſi tu voulois, Onontio, que deux ou trois de nous autres allaſſions porter nouuelle à nos Anciens, de l'eſtat de nos affaires, tu verrois au Printemps Ondeſonk, & les meurtriers. Au ſecond preſent. En attendant (fit-il) la pleine & entiere ſatisfaction pour ces meurtres, i'eſſuie, par auance, le ſang des morts répandu ſur la terre. Changeons de propos.

Pendant qu'on faiſoit ces aſſemblées à Kebec, & qu'on tenoit ces Conſeils, les Agneronnons en tinrent vn fort ſecret, au mois de Feurier, où vn petit nombre des principaux & des Anciens de toutes les Nations ſe trouuerent, dans lequel il fut reſolu, qu'auſſi-toſt qu'on auroit retiré les Agneronnons & les Onnontagueronnons, qui eſtoient entre les mains des François, on feroit main-baſſe ſur ceux qui eſtoient proche d'Onnontagué; & que ſi Onontio ne relaſchoit point ces priſonniers, on tuëroit vne partie des robes noires, & des François, & on mettroit l'autre dans les liens, pour en faire échange auec leurs compatriotes mis aux fers

dans les prisons Françoises.

On m'a asseuré, que deuant l'assemblée de ce Conseil general des Nations Iroquoises, il s'en estoit tenu vn particulier dans Onnontagué, où la mort de nos Peres & de nos François auoit esté concluë; & l'execution s'en deuoit bien-tost faire, si vn Capitaine, grand amy de nos Peres, ne l'eust arrestée par adresse, disant, qu'il ne falloit pas se precipiter; qu'on nous égorgeroit bien, quand on voudroit; que nous ne pouuions pas échapper; qu'il falloit attendre le retour de la ieunesse, qui estoit allée en guerre, pour faire le coup auec plus d'asseurance, & auec moins de danger & de perte.

Quelles estoient, ie vous prie, les pensées de nos pauures Peres, à qui ces nouuelles se disoient en secret? A quoy se pouuoient resoudre cinquante-trois François, se voiant enuironnez d'ennemis de tous costez, apprenant tous les iours, que diuerses bandes, & diuerses troupes descendoient vers les François, pour les massacrer, aussi-bien que nos Sauuages.

On m'a dit aussi (ie ne sçay s'il est vray, pource que ie n'ay pas receu tous les memoires que i'attendois.) Que nos Peres firent des presens aux Anciens d'Onnontagué, pour empescher ces entreprises; mais ils répondirent, qu'ils ne pouuoient pas retenir leur ieunesse.

On dit encore, que les meurtriers des trois François de Montreal, estant interrogez, pourquoy ils auoient attaquez les François, puisque la paix estoit faite auec eux? répondirent en se mocquant. Les François tiennent entre leurs bras les Hurons & les Algonquins, il ne faut donc pas s'étonner, si en voulant frapper les vns, les coups tombent quelquefois sur les autres.

Enfin nos François ont recours à Dieu. La crainte des feux & de l'esclauage les pensa diuiser, mais *incidit illis consilium bonum:* ils s'vnirent tous ensemble, & prirent vn bon conseil. Si bien que

Le 20. de Mars, ils abandonnerent leur maison, comme nous auons dit au Chapitre second, & sortirent de ce

pauure & miserable païs, secoüant la poussiere de leurs pieds, & disant auec les Anges: *curauimus Babylonem, & non est sanata, derelinquamus eam.*

Le 25. Le Pere Ondesonk s'estant transporté des Bourgades Iroquoises en la Nouuelle Hollande, m'écriuit vne Lettre, qui m'a esté apportée de Dieppe, & renduë à Paris, au mois de Nouembre de cette année 1658. I'en ay tiré ce qui suit. Nos François d'Onnontagué ne sçauent bonnement, si nous auons la paix, ou la guerre: car la derniere bande de nos meilleurs Chrestiens Hurons, qui montoient volontairement auec eux, pour s'aller habituer au païs des Onnontageronnons, où ils esperoient du secours pour leur Christanisme, furent tous massacrez cruellement au milieu du chemin, par les Barbares conducteurs, & ce à la face de leurs freres les François, qui ne s'attendoient pas peut-estre à meilleur marché.

Pour moy, on me croit mort à Kebec. Les probabilitez qu'ils en ont, ne sont pas petites. Depuis mon arriuée à

Agniegué, il y a tantost cinq mois, il s'est fait à Montreal vn massacre de trois de leurs principaux habitans, les cheuelures de deux furent enleuez, & la teste du troisiéme. On a veu à Kebec, & aux trois Riuieres, des bandes des guerriers Iroquois, qui marchoient, disoient-ils, contre l'Algonquin. Dans ce doute Monsieur Daillebourst iugea, qu'il estoit du mieux d'en mettre vn bon nombre aux fers, qui y sont encore depuis cinq ou six mois.

Cette detention ma pensé causer la mort, & me voicy auiourd'huy auec les Hollandois, à la veille de me ietter dans vne barque, qu'ils équippent pour Kebec. De fait on me donne auis de tous pleins d'endroits, que l'Agueronnon ne m'a veu qu'à regret dans son païs, où i'assistois nos Hurons Chrestiens, depuis l'emprisonnement de ses gens.

Au reste nos pauures Algonquins, & d'enhaut & d'embas, courent auiourd'huy risque d'estre tous détruits, si Dieu n'y met la main : car l'Iroquois ioüe de son reste. Il a quitté son païs

pour l'aller exterminer : vne partie eſt en campagne depuis deux mois, & ne doit eſtre de retour qu'à l'Automne prochain. Son deſſein eſt d'enleuer la grande Bourgade des Hurons, & des Algonquins, où le defunt P. Garreau montoit, pour y faire vne belle Miſſion. L'autre bande partit dés mon arriuée en leur païs, à deſſein d'aller renuerſer tout ce qu'elle rencontrera ſoit au Sagné, ſoit à Tadouſſac.

Eſt-il poſſible qu'vne petite poignée de mutins, mette ſi long-temps vne bariere fatale à la propagation du ſaint Euangile? & qu'ils ſappent la ſubſiſtance de Canadas? I'eſpere que Dieu, & nos SS. Anges y mettront la main. V. R. voit aſſez, *quid facto demum ſit opus, ſed opus eſt, mi Pater, feſtinato.*

De la Nouuelle Hollande le 25. Mars 1658.

Totus in Domino Ieſu
SIMON LE MOINE.

On voit bien en effet ce qu'il faudroit faire, mais ceux qui ont la bonne volonté, n'ont pas touſiours la puiſſance, & ceux qui ont le pouuoir, n'ont pas touſiours le vouloir. C'eſt en Dieu qu'il faut établir noſtre eſperance.

Rentrons au chemin que nous auons quitté.

Le 3. d'Auril. Nos Peres & nos François aprés mille dangers, arriuerent enfin à Montreal, où les glaces s'ouurirent, pour leur donner passage. Ils furent contraints d'y seiourner enuiron quatorze iours, à cause que le bas de la riuiere n'estoit pas encore libre. Comme le païs des Iroquois est plus au Sud, que celuy des Algonquins, ils auoient trouué les lacs & les riuieres bien moins glacées. Montreal les receut auec vne grande charité.

Le 17. d'Auril. Ils parurent aux Trois Riuieres. On les regardoit comme des Gens échappez du feu, & de l'eau, & des glaces. Ils furent aussi obligez d'y faire quelque petit seiour, pour les mesmes difficultez du passage, la Riuiere se débouchant plustard aux endroits qui sont plus au Nord.

Le 23. du mesme mois d'Auril. Ils mirent pied à terre à Kebec, où ie m'asseure que chacun raconta plus d'vne fois ses auantures. Laissons-les entretenir leurs amis, & reprenons

noſtre Iournal.

Nous auons veu cy-deſſus, au 12. de Feurier de cette année 1658. comme les Ambaſſadeurs d'Aniegué promirent qu'on verroit au Printemps Ondeſonk. En effet, il aborda à Montreal, ſur la fin du mois de May. Les Agneronnons, qui le conduiſoient, aiant aſſeuré Monſieur de Maiſonneufue, que ſes compatriotes n'auoient point rompu la paix auec les François, il relaſcha à leur priere, & à celle du Pere, deux Agneronnons, qu'il auoit arreſtez depuis peu. Paſſant aux Trois Riuieres, le Gouuerneur de la place les fit embarquer dans vne chalouppe, auec cinq Agneronnons, qu'ils amenoient à Kebec à Monſieur Dailleboust.

Auſſi toſt on conuoqua vne aſſemblée de François, & de Sauuages nos Alliez, pour entendre ces nouueaux Meſſagers ou Ambaſſadeurs. Ceux qui s'y trouuerent, s'eſtant gliſſez en bon nombre, de la Sale du Chaſteau, ou du Fort, dans vne gallerie qui regarde ſur le grand Fleuue ; cette gallerie eſtant bien caduque, ne ſe trouua pas

aſſez forte pour ſoûtenir tant de monde, ſi bien qu'elle rompit, & tous les François, & les Sauuages, les libres & les captifs, ſe trouuerent peſle-meſle hors du Fort, ſans auoir paſſé par la porte: perſonne, Dieu mercy, ne fut notablement endommagé. Chacun eſtant rentré, les harangues & les preſens ſe firent à l'ordinaire. Ie n'en ay point ſceu le detail, les memoires ne ſont pas venus iuſques à moy. On m'a ſeulement dit, que la concluſion de ce Conſeil fut, que ceux qui auoient amené le Pere le Moine, nommé par les Sauuages Ondeſonk, s'en retourneroient en leurs païs auec des preſens, & auec quelques priſonniers, pour inuiter les Anciens à venir voir Onontio, afin de conclure vne paix generale, & vniuerſelle entre toutes les Nations. Qu'en attandant cela, on retiendroit touſiours vne partie des Agneronnons, & qu'on les traiteroit bien. Ils partirent de Kebec au mois de Iuin, ie ne ſçay pas le iour preciſément.

En ce meſme temps. Le Pere le Moine, qui auoit demeuré à Mont-

real, deuant que d'aller au païs des Agneronnons, y remonta, à la priere de deux bons & honnestes Ecclesiastiques qui y demeurent, & à l'instance des habitans, à ce qu'on m'a rapporté.

Dans le mesme mois de Iuin, vne bande d'Onneïotchronnons partis de leur païs, deuant que nos Peres & nos François fussent sortis du Lac de Gannantaa voisin d'Onnontagué, prirent trois François aux Trois Riuieres, qu'ils entraisnerent auec eux en l'Isle de Montreal, où voulant surprendre quelques-vns de nos Gens, l'vn d'eux fut tué : ce qui les irrita si fort, qu'ils bruslerẽt sur la place vn des trois François, qu'ils tenoient captifs, emmenãt les deux autres vers leur païs, où l'on dit qu'ils les ont fait mourir à petit feu.

Le 11. de Iuillet. Arriua à Kebec Monsieur le Vicomte d'Argençon, enuoié par sa Maiesté, & par Messieurs de la Compagnie de la Nouuelle France, pour gouuerner le païs. Aussi-tost que son nauire eut moüillé l'ancre, Monsieur Dailleboust, qui tenoit sa place en attendant sa venuë,

l'alla ſaluër dans ſon abord, pendant que les habitans de Kebec eſtoient en armes ſur le quay. Monſieur Daillebouſt eſtant ſorty, ſe met à la teſte des habitans, & Monſieur le Gouuerneur, aprés auoir enuoié ſon Secretaire pour faire ſes complimens, mit pied à terre auec ſes gens. Ils montent tous en bel ordre au Chaſteau. On luy preſente les clefs à la porte. Le canon ioüant de tous coſtez, & dans le Fort, & ſur les nauires, faiſoit rouler ſon tonnerre ſur les eaux, & dans les grandes foreſts du païs. Aiant pris poſſeſſion du Fort, il rend viſite à noſtre Seigneur en l'Egliſe de la Paroiſſe, puis en noſtre Chapelle, & en ſuite il ſe tranſporte à l'Hoſpital, & de là aux Vrſulines. Voilà vne belle iournée, voions la ſuiuante.

Le lendemain, qui eſtoit le 12. du meſme mois de Iuillet, comme il lauoit ſes mains pour ſe mettre en table, on crie aux armes, on dit que les Iroquois tuënt quelques perſonnes, en vn lieu ſi peu éloigné, qu'on entendoit les voix des attaquans, & des attaques des maiſons voiſines. Mon-

ſieur le Gouuerneur quitte la compagnie & le diſner, leue en vn moment 220. hommes, ſans compter les Hurons & les Algonquins, qui ſe mirent de la partie. Il donne la chaſſe à ces coureurs, qui, pour ſe ſauuer, abandonnerent deux enfans Algonquins, qu'ils emmenoient, aprés auoir laiſſé pour mortes trois pauures femmes Algonquines, dont l'vne fut veritablement tuée ſur la place, l'autre mourut quelque temps aprés de ſes bleſſeures, & la troiſiéme en eſt rechappée.

Le 13. Monſieur le Gouuerneur partit à la pointe du iour, auec 250. hommes: mais aprés ſix heures de marche, ils ne trouuerent que la piſte des Iroquois, qui s'eſtoient retirez; ſi bien que Monſieur le Gouuerneur fut contraint de ramener ſes gens, auec reſolution de marcher en bon ordre, à toutes les nouuelles certaines qu'il aura des ennemis.

Le 28. Monſieur le Gouuerneur aiant fait l'honneur à nos Peres, de viſiter leur College, qui à la verité n'eſt pas ſi peuplé que celuy de Paris. Auſſi Rome n'eſtoit pas ſi grande, ny

ſi

ſi triomphante ſous Romulus, que ſous Iules Ceſar. Mais enfin, pour petit qu'il ſoit, les écoliers ne laiſſerent pas de le receuoir en trois langues: ce qui luy agrea ſi fort, comme auſſi vne grande troupe de François, & de Sauuages, qui ſe trouuerent en ce rencontre.

Le 1. du mois d'Aouſt. Les Sauuages allerent ſaluër Monſieur le Gouuerneur, & luy firent leurs preſens, pour marque de leur ioie, & de l'eſperance qu'ils ont d'eſtre deliurez, par ſon moien, des maux que leur font leurs ennemis. Monſieur le Vicomte leur fit compliment, & leur donna en ſuite vn feſtin à la mode du païs.

Quelque temps aprés, ſur l'aduis qu'il receut, que deux Iroquois étoient venus aux Trois Riuieres, faire quelque propoſition au Sieur de la Poterie, & croiant, auec ſuiet, que c'étoient des auant-coureurs de quelque armée, qui venoient épier l'eſtat, la garde, & la contenance des habitans de ce lieu: il partit auec 150. François, & 100. Sauuages, monta iuſques aux Trois Riuieres: mais voiant qu'il ne

paroiſſoit rien, aprés auoir étably Gouuerneur particulier de cette place Mr de la Poterie, il donne iuſques aux Iſles du Lac de S. Pierre, fait quelque ſeiour dans l'ancienne place du Fort de Richelieu, & le vent ne luy permettant pas de monter la riuiere, pour aller iuſques à Montreal, il retourne à Kebec auec toute ſa milice.

Le 14. du meſme mois. Vne vingtaine d'Agneronnons eſtant vis à vis du Fort des Trois Riuieres, à l'autre bord du grand Fleuue, ſçachant bien que Monſieur le Gouuerneur y eſtoit arriué, deſcendirent la nuit vers Kebec, & aprés auoir rodé à la ſourdine à l'entour de nos habitations, pour prendre quelque pauure Huron, ou quelque Algonquin, ſe ietterent ſur deux François au Cap Rouge; l'vn eſtoit fils d'vn habitant nommé Haiot, & l'autre eſtoit ſeruiteur de Monſieur Bourdon: ils les pillerent, & les dépoüillerent, ſans leur faire autre mal, pource qu'ils ſe ſauuerent de leurs mains par adreſſe.

Sur la fin d'Aouſt, ces vingt chaſſeurs d'hommes & de beſtes remon-

terent en ſecret aux Trois Riuieres. Vn François en aiant apperceu quelques-vns, qui cherchoient leur proie à pas de larrons, coucha l'vn d'eux en iouë; mais vn ieune Iroquois le preuint, & luy tira vn coup de fuſil dans le bras : comme il n'eſtoit pas loin du bourg, il ſe ſauua. Ces Barbares ne croiant pas qu'il fuſt bleſſé, ſe diuiſerent en deux bandes; dix ſe cacherent dans l'épaiſſeur des bois, & les dix autres furent ſi temeraires, que de ſe venir preſenter aux François, diſant qu'ils venoient à la ſemonce d'Onontio, pour traiter d'vne bonne paix generale.

Nous venons de remarquer cy-deſſus, au mois de Iuin, que les Ambaſſadeurs Agneronnons, qui nous auoient rendu le Pere Ondeſonk, auoient eu ordre de retourner en leur païs, & de dire à leurs Anciens, qu'on ne relaſcheroit point leurs priſonniers, qu'ils ne vinſent eux-meſmes, pour traiter d'vne paix generale entre toutes les Nations. Or ſoit que ces Ambaſſadeurs euſſent rencontré en chemin ces vingt chaſſeurs ou guerriers, ou

que veritablement ils eussent fait leur rapport au païs, & que là-dessus ces vingt hommes se soient mis en chemin, pour venir traiter auec les François : il est certain qu'ils firent tous leurs efforts, pour prendre à la dérobée, tous les Hurons & tous les Algonquins, & peut-estre tous les François, qu'ils auroient pû attraper. Et comme ils se voioient en trop grand nombre, pour faire croire qu'ils venoient comme des Ambassadeurs, ils se diuiserent, & ne parurent que dix. Mais ils tomberent dans la fosse, qu'ils preparoient aux autres. Ils nous vouloient tromper, & ils furent trompez eux-mesmes : car celuy qui commandoit aux Trois Riuieres, les fit prendre par adresse, & en enuoia sept à Monsieur le Gouuerneur à Kebec.

Ces pauures miserables penserent estre massacrez à leur abord par les Algonquins, mesme entre les mains des François, quoy qu'ils fussent plus de cinquante hommes bien armez, pour les conduire depuis le bord de la riuiere, iusques à vne tour, qui n'en est pas bien éloignée. Monsieur

le Gouuerneur n'aiant pas encore découuert sa pensée aux Algonquins, ils creurent qu'il vouloit deliurer ces prisonniers. C'est ce qui les fit entrer en furie contre eux, se souuenant des perfidies, des trahisons & des meurtres commis sur leurs pauures compatriotes. Ie croy qu'ils sont maintenant bien contens du procedé de Monsieur le Gouuerneur, voiant qu'il prend à cœur les interests de la Foy de la Religion, & des Sauuages Chrestiens, & de tous nos Alliez.

Au reste, le Capitaine de cette bande d'Agneronnons se nomme en sa langne Atogoüaekoüan, & en Algonquin, Michtaemikoüan, c'est à dire, la grande cuillier. Si c'est celuy qui parut à Kebec, l'an 1645. pour traiter de paix auec Monsieur le Cheualier de Montmagny, c'est vn grand homme bien-fait, hardy, vaillant, fourbe, eloquent, railleur: ce sont les belles qualitez, qu'on remarqua en luy dés ce temps-là. Voilà en quel estat estoit le païs, le 6. de Sept. de cette année 1658. que le premier vaisseau leua l'ancre, pour retourner en France.

Diuers chemins du Canadas à la mer du Nord.
Les noms de plusieurs Nations nouellement découuertes.

CHAPITRE V.

P*Ropter verba labiorum tuorum ego custodiui vias duras.* S. Paul se pouuoit bien approprier ce passage : car en verité les paroles de Iesus-Christ l'ont ietté dans des chemins bien rudes & bien fascheux. Aussi-tost qu'il a commencé de prescher l'Euangile, d'établir l'Eglise, de procurer le salut des hommes , il n'a trouué par tout que des croix, dans la Iudée, dans la Grece, dans l'Italie : il n'a trouué que des calomnies, des persecutions, des perils & des dangers , sur mer & sur terre, des Iuifs & des Gentils : *periculis fluminum, periculis latronum, periculis ex genere, periculis ex gentibus, periculis in ciuitate , periculis in solitudine, periculis in mari, periculis in falsis fra-*

tribus. Voilà comme les Apoſtres ont preſché la Foy en l'Aſie, & en l'Europe, & comme il la faut preſcher en l'Amerique.

Nos Peres ont taſché de ſuiure ces traces, ſelon leur petite portée. Ils meurent ſur la mer, on les tuë ſur la terre, on les bruſle, on les mange, on les calomnie, on les perſecute par tout. *Quaſi morientes, & ecce viuimus.* Comme des gens qu'on fait mourir tous les iours, & qui ſont encore viuans. On leur ferme la porte d'vn coſté, ils entrent par vne autre. Ils ſe iettent dans le fleuue du Sagné, le ſurmontent malgré ſa rapidité: ils penetrent dans les tenebres des plus épaiſſes foreſts, vont par tout chercher de pauures peuples abandonnez. Les ennemis tuënt les oüailles & les paſteurs. Ils ſuiuent les peuples nommez les Poiſſons blancs, dans leurs païs: on les met à mort. Ils montent au païs des Outaoüak: on les maſſacre. Ils vont aux Nipiſiriniens, & aux Hurons, & à la Nation Neutre: on les prend en chemin, on les bruſle. On les bannit des Hurons,

des Nipiſiriniens, & des autres peuples circonuoiſins: ils ſe iettent dans le païs des Iroquois, ils publient les grandeurs de Dieu, ils preſchent Ieſus-Chriſt. On conſpire contre eux, & contre les François : où iront-ils? que feront-ils? La porte eſt quaſi par tout fermée à l'Euangile. Tout n'eſt pas encore perdu, la Miſſion de Tadouſſac, des Porcs-épics, des Poiſſons blancs, & des peuples qui les frequentent: la Miſſion des Abnaquiois, des Hurons, & des Algonquins qui ſont reſtez, ſubſiſte encore: & s'il plaiſt à Dieu de ietter ſes yeux ſur les Nations nouuellement découuertes, dont vn Pere, grand Miſſionnaire, m'a enuoié les noms, la moiſſon ſera plus grande, & la Miſſion plus ſainte que iamais. Mais écoutons-le parler.

Ie vous enuoie, dit-il, quelques memoires, que i'ay tirez, partie de deux François, qui ont penetré bien-auant dans le païs, partie de pluſieurs Sauuages, qui ſont témoins oculaires des choſes que ie vay dire, leſquelles pourront ſeruir, pour dreſſer vne Carte generale de ces contrées. Vous

verrez dans le craion que i'enuoie, où i'ay posé Tadoussac, les Trois Riuieres, le Lac des Nipisiriniens, & le Grand Sault; & si ie ne les ay pas bien placez, vous corrigerez, s'il vous plaist, mon griffonnage, dans lequel vous verrez aussi les nouueaux chemins, pour aller à la mer du Nord par Tadoussac, par les Trois Riuieres, & par les Nipisiriniens, auec la distance des lieux, selon les iournées que les Sauuages ont faites, que ie mets à quinze lieuës par iour, en descendant, à cause de la rapidité des eaux, & à sept ou huit lieuës en montant. I'ay tracé ces chemins, suiuant le Rhun de vent, que les Sauuages ont marqué eux-mesmes, tousiours entre le Nord-Ouest, & l'Ouest, ou l'Ouest quart de Sur-Ouest, fort peu droit au Nord.

Vous verrez de plus les noms des principales Nations, que i'ay marquées dans la Topographie que ie vous enuoie, les designant par vne seule cabane. Toutes ces Nations sont fixes, & bien peuplées, & parlent toutes ou franc Algonquin, ou franc

Montagnais, ou franc Abnaquiois : quelques-vns font vn mélange de ces trois langues, qui ont beaucoup de rapport entre elles : si bien que toutes ces Missions se peuuent appeller les Missions Algonquines, pource que celuy qui sçaura la langue Algonquine, les entendra bien-tost, & facilement. Dieu m'a donné vne passable connoissance de ces trois langues. Disons deux mots de ces chemins, & de ces Nations.

Chemins à la mer du Nord.

LE premier chemin à la mer du Nord, partant de Tadoussac, tire quasi au Nord. En voicy la route. Il faut monter par le fleuue du Sagné, qui se dégorge dans le grand fleuue de S. Laurens à Tadoussac, & voguer iusques au lac nommé Piouakouami, distant de Tadoussac, en droite ligne, enuiron quarante lieuës. Les Sauuages emploient cinq iournées à monter par ce chemin, à cause des courans, & des saults qu'ils rencontrent; & ils ne font que deux grandes iour-

nées à deſcendre, fauoriſez par la rapidité des eaux.

Du lac Piouakouami il faut aller à vn autre lac nommé Outakouami, diſtant du premier, au dire des Sauuages, comme de Kebec à Montreal, c'eſt à dire ſoixante lieuës, qu'ils font en dix iours en montant, & en cinq iours en deſcendant.

Du lac Outakouami iuſques à la mer, ie coniecture, à les oüir parler, qu'il y a enuiron ſoixante lieuës. Ils font ce chemin en cinq iours en deſcendant vn peu par vne grande Baie, ou ance, qui eſt vis à vis de ce lac, ſous la ligne du Nord.

A coſté gauche du lac Outakouami, tirant à l'Oueſt, vne riuiere venant des terres, ou des foreſts, dont ce païs eſt tout couuert, ſe vient décharger dans ce lac. Les Sauuages diſent, qu'en montant par cette riuiere, on rencontre le fleuue Metaberoutin, que nous appellons les Trois Riuieres enuiron trois iournées plus auant qu'vn lac, qu'ils nomment Ouapichiouanon; & de là on va trouuer la Baie des peuples nommez les Kiliſtinons,

qui ſont ſur la mer du Nord.

Le ſecond chemin pour aller à cette mer, eſt par les Trois Riuieres, tirant au Nord-Oueſt. On va des Trois Riuieres au lac appellé Ouapichiouanon, éloigné d'enuiron cent-cinquante lieuës de l'emboucheure des Trois Riuieres, dans le fleuue S. Laurens. Les Sauuages en deſcendant font ce chemin en ſept iours.

De ce lac on va droit à la riuiere des Ouakouingouechiouek. Les Sauuages ont fait ce chemin, au Printemps paſſé, en trois iours: il eſt bien neantmoins de quarante lieuës; mais comme il va vn petit en deſcendant, on auance dauantage, comme auſſi le retardement eſt plus grand, quand on y monte.

De la riuiere des Oukouingouechiouek, ie compte enuiron ſoixante, ou ſoixante & dix lieuës, iuſques en la Baie des Kiliſtinons, nommez Niſibourounik, & cela ſe fait en quatre iours. Vn Sauuage Kiliſtinon eſt venu en traite, ou en marchandiſe, à la ſuſdite riuiere des Oukouingouechiouek, il a paſſé l'Hyuer auec ces peu-

ples, aufquels il a donné parole de retourner au Printemps, auec bon nombre de fes gens: c'eft luy qui affeure, qu'il n'y a que pour quatre iours de chemin.

Troifiéme chemin. Les Nipifiriniens fortant de leur lac nommé Nipifin, d'où ils ont tiré leur nom de Nipifiriniens, trouuent la mer du Nord aprés quinze iours de chemin; c'eft à dire, que leur lac en eft peut-eftre éloigné de cent cinquante lieuës.

Quatriéme chemin. Les Achirigouans, qui habitent fur vne riuiere, qui fe va ietter dans la Mer Douce des Hurons, vont en peu de iournées trafiquer auec les Kiliftinons Ataouabouſkatouk, qui font fur la mer. Nous verrons plus-bas, qu'il y a de plufieurs fortes de Kiliftinons.

Cinquiéme chemin. Les Algonquins fuperieurs trouuent la mer en fept iournées de chemin, fe rendant en trois iours au lac nommé Alimibeg, & de là ils defcendent dans quatre autres iournées, dans la Baie des Kiliftinons, qui borde la mer.

Voicy encore vn nouueau chemin

du païs des Hurons aux Trois Riuieres, ſortant du lac nommé Temagami, c'eſt à dire eau profonde, que ie croy eſtre la mer Douce des Hurons, & la ſource du grand fleuue S. Laurens, aiant fait quelque chemin ſur ce grand fleuue, on trauerſe enuiron quinze lieuës, par des petits ruiſſeaux, iuſques au lac nommé Ouaſſiſanik, d'où ſort vn fleuue, qui conduit aux Trois Riuieres. C'eſt par ce chemin que vingt-cinq canots Nipiſiriniens arriuerent, il y a enuiron deux ans, chargez d'hommes, de femmes, & d'enfans, & de pelleteries. Ils nous dirent, qu'ils auoient troué par tout, de l'orignac, ou des caſtors, ou des poiſſons, dont ils faiſoient leur nourriture. Ils nous aſſeuroient, qu'il ſeroit facile à nos François, partant des Trois Riuieres, de ſe rendre dans vn mois à la mer Douce des Hurons. Voilà des routes plus diciffiles à tenir, que le grand chemin de Paris à Orleans. Marquons maintenant les noms des Nations nouuellement découuertes.

Noms de plusieurs Nations decouuertes depuis peu.

LE Pere Gabriel Dreuillettes, de qui nous auons tiré la plus grande partie de ce qui est contenu dans ce Chapitre, à fait porter le nom de Saint Michel au premier Bourg, dont il fait mention. Ceux qui l'habitent, se nomment en Algonquin, les Oupouteouatamik. On compte dans ce Bourg enuiron sept cent hommes, c'est à dire trois mille ames, dautant que pour vn homme, il se trouue pour le moins trois ou quatre autres personnes, sçauoir est, les femmes & les enfans. Ils ont pour voisins les Kiskacoueiak, & les Negaouichiriniouek. On trouue en ce Bourg enuiron cent hommes de la Nation du Petum, qui s'y sont retirez, fuïant la cruauté des Iroquois.

La seconde Nation est des Noukek, des Ouinipegouek, & des Malouminek. Ces peuples sont fort peu éloignez du Bourg de Saint Michel, ou des Oupouteouatamik. Ils re-

cueillent ſans ſemer, vn certain ſeigle, qui vient naturellement dans leurs prairies, qu'on tient eſtre meilleur que le bled d'Inde. C'eſt icy, où enuiron deux cent Algonquins, qui demeuroient ſur les riues du grand Lac, ou de la mer Douce des Hurons, du coſté du Nord, ſe ſont refugiez.

La troiſiéme Nation eſt éloignée d'enuiron trois iournées par eau, du Bourg S. Michel, tirant dans les terres. Elle eſt compoſée des Makoutenſak, & des Outitchakouk. Les deux François, qui ont voiagé en ces contrées-là, diſent que ces peuples ſont de tres-douce humeur.

La quatriéme Nation a vn Bourg de mille hommes, éloigné de trois iournées du Bourg de S. Michel : ce ſont quatre ou cinq mille ames.

La cinquiéme Nation, qui ſe nomme des Aliniouek, eſt plus nombreuſe : on y compte bien 20000. hommes, & ſoixante Bourgs : ce ſont enuiron cent mille ames. Elle eſt à ſept iournées de S. Michel, vers l'Oueſt.

La ſixiéme Nation, dont les peuples s'appellent les Oumamik, eſt diſtante

ſtante de ſoixante lieuës, ou enuiron, de S. Michel. Elle a bien huit mille hommes, ce ſont plus de vingt quatre mille ames.

La ſeptiéme, qu'on nomme les Poualak, c'eſt à dire, les Guerriers, contient trente Bourgades, qui ſont à l'Oueſt, quart de Nord-Oueſt, de S. Michel.

La huitiéme eſt au Nord-Oueſt, à dix iournées de S. Michel. Elle a bien 40. Bourgades, habitées par les Naouechiouek & par les Mantouek.

La neufuiéme au de là des Nadouechiouek, à trente-cinq lieuës ou enuiron du lac Alimibeg, ſe nomme la Nation des Aſſinipoualak, c'eſt à dire, les Guerriers de pierre.

La dixiéme Nation eſt des Kiliſtinons, qui compoſent quatre Nations, ou quatre peuples. Les premiers ſe nomment les Kiliſtinons Alimibegouek: les ſeconds, les Kiliſtinons de la Baie Ataouabouſcatouek: les troiſiémes, les Kiliſtinons des Nipiſiriniens, pource que les Nipiſiriniens ont découuert leur païs, où ils vont en traite, c'eſt à dire en marchandiſe. Ils

ne ſont qu'enuiron ſix cent hommes, c'eſt à dire deux mille cinq cent ames, qui ne ſont pas beaucoup ſedentaires. Leur naturel eſt fort accoſtable.

Les quatriémes ſe nomment Kiliſtinons Niſibourounik.

La quatorziéme Nation a trente Bourgades, habitées par les Atſiſtagherronnons. Ils ſont au Sud-Oueſt quart de Sud, à ſix ou ſept iournées de S. Michel. Les Onnontagueronnons leur ont declaré la guerre depuis peu.

Le Pere adioûte, qu'il a appris d'vn Capitaine Nipiſirinien, qu'en vn ſeul endroit il auoit veu deux mille Algonquins cultiuans la terre, & que les autres Bourgades de la meſme contrée eſtoient encore plus peuplées. Le meſme Capitaine aſſeuroit, que du coſté du Sud, & du Sudeſt, il y auoit plus de trente Nations, toutes ſedentaires : toutes parlans la langue Abnaquioiſe, & toutes plus peuplées, que n'eſtoient iadis les Hurons, dont le nombre montoit à trente, ou trente-cinq mille ames, en dix-ſept lieuës de païs.

Ie ne parle point, dit le Pere, des Nations connuës de longue main. En effet il ne dit mot des Kicheſipiirini-ouek, des Kinonchepiirinik, des Ou-nountchatarounongak, des Mataou-chkairinik, des Ouaouechkairiniouek, des Amikouek, des Atchougek, des Ouaſaouanik, des Ouraouakmikoug, des Oukiskimanitouk, des Maskaſi-nik, des Nikikouek, des Micheſa-king, des Pagouitik, ce ſont les peu-ples du grand Sault; des Kichkan-koueiak. Toutes ces Nations, dont pluſieurs ont eſté mal-traitées des Iro-quois, ſe ſeruent de la langue Algon-quine.

Voilà vn beau champ de bataille pour ceux qui voudront entrer en li-ce, & combattre pour Ieſus-Chriſt. Ie ſçay bien que ces peuples ne ſont pas attraians, comme ceux qui ont des Empires, & des Republiques, des Princes, & des Rois; comme ceux qui ſont couuerts de ſoie, & de broca-telle; qui ſont courtois, & bien po-lis: mais il me ſemble, que Ieſus-Chriſt n'a pas beaucoup preſché à ces Gens-là, & que la foy, la vertu,

la ſainteté, n'habitent pas ſi familierement dans les Palais, que dans des maiſons de chaume & de paille, & en vn mot, dans des cabanes.

Ie ſçay bien que la porte eſt maintenant fermée à quantité de Nations: que les armes Iroquoiſes troublent toutes les nouuelles Egliſes des Sauuages: que la guerre cauſe vne ſi grande confuſion par tout, qu'on ne ſe connoiſt quaſi plus. Mais ie ſçay bien auſſi, que dans le premier âge de l'Egliſe, on iugeoit quelquefois le Chriſtrianiſme abattu, & puis quelque temps aprés, il ſe releuoit, & paroiſſoit plus floriſſant que iamais. *Fructum referent in patientia*. On ſe haſte de ramaſſer promptement les iauelles, & les gerbes d'vn bled deſia couppé: mais la moiſſon Euangelique ſe fait *in patientia*, auec patience, & dans les ſouffrances.

Pour donner courage aux enfans d'Iſraël, d'entrer dans la terre qui leur auoit eſté promiſe, on leur fit voir des fruits de cette terre. Liſez les Relations precedentes, & vous trouuerez que les Sauuages ſont capables

de Dieu, auſſi-bien que les autres peuples plus policez. Le don d'oraiſon, l'amour des ſouffrances, la charité du prochain, ſe trouuent dans quelques-vns eminemment : *ex vngue leonem*, de l'échantillon on connoiſt toute la piece.

I'ay appris tout nouuellement d'vne perſonne venuë de Canadas, au mois d'Octobre, qu'vn Pere de noſtre Compagnie demandant à vne femme Huronne, ſi elle n'auoit pas eſté touchée d'vne grande douleur, apprenant les horribles tourmens, que les Iroquois auoient fait ſouffrir à ſon mary. Non, dit-elle, ie n'en ay receu aucune triſteſſe. Le Pere tout ſurpris, luy en demande la raiſon. I'ay reconnu, fit-elle, que Dieu auoit accordé à mon mary, ce qu'il luy demandoit depuis ſix moix : car tout l'Hyuer il ne faiſoit quaſi aucune priere, qu'il n'aioûta ces paroles : Tu es le maiſtre de la vie; ſi tu veux que les Iroquois nous attaquent, ne permets pas que ie ſois aſſommé d'vn coup de hache ; mais fay-moy prendre, fay-moy lier & garrotter; fay-moy traiſner en leur païs, afin que

ie ſois bruſlé, & grillé tout vif. Ie ſouffriray toutes leurs cruautez tres-volontiers, pour les pechez que i'ay commis deuant & aprés mon Bapteſme, I'ay tant de regret te t'auoir faſché, toy qui es ſi bon, que ie prendray plaiſir d'endurer tous ces tourmens. Voilà la priere de mon mary. Dieu luy a accordé ce qu'il demandoit, pour le rendre plus heureux au Ciel. Pourquoy en ſerois-ie triſte? On m'a rapporté (adioûtoit cette femme) que pendant le chemin, qui dura bien vn mois, il chantoit des prieres, il encourageoit ceux qui eſtoient pris auec luy, leur parlant du Ciel, comme s'il euſt deſia veu la porte ouuerte pour y entrer. Lors qu'on le bruſloit, iamais il ne s'étonna, ſa veuë eſtoit le plus ſouuent au Ciel. Il fit paroiſtre tant de ioie, que les ennemis meſmes diſoient, que la foy donnoit du courage, & oſtoit la crainte & la douleur des tourmens. On offrit beaucoup de preſens, pour luy ſauuer la vie; mais iamais les Iroquois ne les voulurent accepter. Qui ſouffre ſaintement, porte à Dieu les preſens en ſa main.

On a découuert des Sauuages Chreſtiens, porter la nuit du bois à la porte de quelques pauures gens, qui n'en pouuoient faire, cherchant les tenebres pour cacher leur charité. D'autres aiant commis quelque offenſe, aprés auoir demandé pardon à Dieu, & ne ſe pouuant confeſſer, dautant qu'ils eſtoient à la chaſſe dans leurs grands bois, attachoient aux branches des arbres quelques brins de porcelaine, ou quelque autre choſe qu'ils aimoient, comme vne marque de leurs regrets, & de la ſatisfaction qu'ils faiſoient de leurs pechez, donnant ces petits preſens, pour l'amour de noſtre Seigneur, aux pauures qui paſſeroient par là.

On demanda vn iour à vn Sauuage, qui eſtoit ſouuent & long-temps à genoux pendant la nuit, s'il prioit beaucoup le bon Dieu. Non, dit-il, pource que ie ne ſçay pas ce qu'il luy faut dire. Ie fay les prieres qu'on m'a appriſes, tous les ſoirs, & tous les matins; mais cela eſt bien-toſt fait: le reſte du temps, ie penſe à luy, & ie luy dis: Si ie ſçauois ce qu'il te faut

dire, ie te le dirois. Tu ſçais bien que ie t'aime; mais ie ne ſçay pas comme il te faut parler. En quelque endroit que i'aille, i'ay touſiours cette penſée, que ie l'aime, que ie luy voudrois bien parler, mais que ie ne ſçay pas ce qu'il luy faut dire. Voilà vne oraiſon bien ſimple, & bien pure, qui tient peu de l'entendement, mais beaucoup du cœur. Les arbres qui portent ces fruits, ne ſont pas tout morts.

De la mort d'vne ieune Huronne, Religieuſe Hoſpitaliere.

CHAPITRE VI.

LEs petit pouſſins craignent le milan, les petits agneaux fuïent le loup, & les petits Sauuages abhorrent la contrainte. Tout cela prouient d'vn meſme principe, c'eſt à dire, de la nature. Les Sauuages paſſent quaſi toute leur vie, ou à la chaſſe, ou dans des courſes, & dans des voiages, menant fort ſouuent auec eux leurs fem-

mes, & leurs enfans ; ſi bien qu'eſtant conceus dans cette paſſion, fortifiée par vne longue habitude, il eſt quaſi auſſi naturel à leurs enfans d'aimer la liberté, qu'aux petits canards d'aimer les ruiſſeaux, & les riuieres. Les Religieuſes Hoſpitalieres, & les Vrſulines de Kebec, auouënt que les petites filles Sauuages ont de l'eſprit, que pluſieurs ont vn bon naturel, qu'on les gagne aiſément auec la douceur : mais elles fuïent grandement la contrainte. On a veu de petites ſeminariſtes, éleuées dans le Monaſtere des Vrſulines, non ſeulement pieuſes & deuotes, mais ſi bien inſtruites, qu'elles eſtoient capables d'enſeigner à lire, & à écrire leur compagnes. On les voioit faire le petit ménage de la maiſon auec adreſſe. Enfin, ces pauures enfans ſe voiant aimées, & gouſtant meſme la pieté, demandoient, & preſſoient qu'on les fiſt Religieuſes : mais enfin, comme on les retenoit long-temps, pour éprouuer leur vocation, & pour les accouſtumer à vne vie ſedentaire, & renfermer dans vn cloiſtre, l'âge leur fai-

ſant reſſentir les inclinations qu'elles ont d'aller & de venir, elles diſoient franchement à leurs maiſtreſſes, qu'elles n'auoient pas aſſez d'eſprit, pour eſtre touſiours en place, témoignant la peine, & les regrets qu'elles auoient de les quitter. Le temps changera petit à petit cette humeur, & la grace ne laiſſera pas d'en gagner quelques-vnes à la Religion, comme celle, dont la Mere ſuperieure de l'Hoſtel-Dieu de Kebec va parler dans ce Chapitre, qui eſt entre mes mains.

Le ſuiet, dit-elle, de la preſente eſt également plein de ioie, & de triſteſſe, puiſque nous acquerons vne aduocate au ſeiour de la gloire, en perdant encore cette année vn treſor, que nous poſſedions comme propre. Par la mort de noſtre chere Sœur Geneuiefue Agnes de tous les Saints, vous diriez que Noſtre Seigneur ſe plaiſt tellement au choix que nous faiſons, des filles du païs pour ſon ſeruice, qu'il en a voulu auſſi-toſt tirer à ſoy les premices, nous les rauiſſant pour le Ciel. En effet, le 15. du mois de Mars 1657. noſtre petite Commu-

nauté donna la premiere fille Religieuſe, natiue du païs; & le 3. de Nouembre de la meſme année, la premiere fille Sauuage, qui aie iamais embraſſé la vie Religieuſe. Ceux qui connoiſſent l'humeur des Sauuages, auront peine à ſe perſuader, qu'vne ieune fille de leur Nation ait voulu ſe captiuer aux exercices de la Religion, & à garder la cloſture: mais la grace qui fait trouuer de la douceur, & de la facilité dans les choſes les plus repugnantes à la nature, a trouué tant d'entrée dans le cœur de cette chere fille, que nous auons toutes admiré les aimables conduites de Dieu ſur elle.

Elle nous fut donnée le mois de May 1650. âgée de huit à neuf ans. Elle eſtoit fille d'vn des principaux Capitaines Hurons. Son pere & ſa mere eſtoient excellens Chreſtiens. Si-toſt qu'elle fut auec nous, elle s'appliqua fortement à apprendre la langue Françoiſe, & y reüſſit ſi bien, qu'en moins d'vn an elle la ſceut parfaitement. Elle apprit promptement à lire & écrire, en ſorte qu'elle ſur-

passoit toutes ses compagnes, mesme les Françoises. Nous auons souuent admiré, qu'vne fille Sauuage, nourrie & éleuée dans les bois, pûst si-tost comprendre ce qu'on luy enseignoit. Aussi son esprit n'auoit-il rien de sauuage, & son naturel estoit excellent. Elle ne sçauoit de quelle couleur étoit le vice; & s'il luy arriuoit de faire quelque petite faute, elle ne cherchoit point d'excuse, pour la couurir, mais elle s'en accusoit incontinent. Sa grande sincerité estoit vne marque de la bonté de son cœur. La Maistresse des pensionnaires les reprenant quelquefois en general, si elle croioit auoir failly, elle excusoit incontinent les autres, & prenoit tout le tort sur elle-mesme, ne pouuant souffrir qu'on accusast ses compagnes. Aussi l'aimoient-elles vniquement. Aprés qu'elle eut appris à lire & à écrire, on la mit à la cuisine, pour la tenir toûiours dans vn esprit de soûmission. Elle s'y comporta auec tant de ferueur & d'humilité, que cela nous donnoit à toutes de l'étonnement. Iamais on ne l'a entenduë se plaindre, ny

murmurer. Si deux ou trois perſonnes luy commandoient diuerſes choſes tout à la fois, elle ne s'en faſchoit point, mais auec vne grande douceur elle faiſoit, autant qu'elle pouuoit, tout ce qui luy eſtoit commandé. Il y auoit du plaiſir à la voir quitter iuſques à cinq & ſix fois vne choſe, pour en faire vne autre, qu'on luy commandoit de nouueau : ce qu'elle faiſoit auec autant de gaieté, que ſi on luy euſt laiſſé faire tout ce qu'elle euſt ſouhaité. Le grand deſir qu'elle auoit d'eſtre Religieuſe, ne luy faiſoit rien trouuer de difficile, quoy que nous l'éprouuaſſions par toutes ſortes de moiens, ſans que pendant ſept années qu'elle a demeuré auec nous, nous aions pû remarquer aucun changement dans ſon eſprit. Elle apprehendoit plus que la mort, de retourner auec ſes parens : en ſorte qu'vn iour, pluſtoſt pour l'éprouuer, que pour la punir d'aucune faute qu'elle euſt faite, on la fit venir au refectoire, deuant toute la Communauté, & l'aiant repriſe aſſez ſeuerement, on luy donna le choix, ou de ſortir du Conuent,

ou de receuoir la discipline. Cette pauure innocente n'eut pas plustost oüy le mot de sortir, que les grosses larmes luy coulerent des yeux; & ioignant les mains, elle nous pria de ne la point mettre dehors, nous protestant qu'elle estoit preste de receuoir telle penitence qu'on voudroit. A mesme temps elle commença à se des-habiller: mais on n'auoit garde de passer outre. C'est vne chose tres-peu vsitée parmy les Sauuages, de tancer leurs enfans, bien moins de les frapper. Il ne sçauent que c'est de les contrarier en leur ieunesse: d'où on peut voir, qu'il falloit vne grace bien grande en cette ame innocente, pour la resoudre à ce qu'elle apprehendoit tres-fort naturellement. Ses parens luy aiant donné souuent des attaques, pour l'obliger à sortir, elle a tousiours esté ferme comme vn rocher. Tant de bonnes dispositions ont esté suiuies de beaucoup de graces, entre lesquelles celle d'estre receuë au Nouiciat ne luy estoit pas la moins considerable. Ce bonheur luy arriua le iour de l'Annonciation de la tres-sainte Vierge,

de l'année 1657. qu'elle commença à faire les fonctions de la Religion, auec autant d'exactitude, qu'vne ancienne professe. Elle donnoit de l'admiration par son humilité, par sa sincerité, par sa douceur, & par sa deuotion, qu'elle portoit sur tout à la tres-immaculée Mere de Dieu, qu'elle aimoit auec vne tendresse nompareille. Elle continuoit, & alloit croissant dans cette vertu, & nous donnoit de grandes esperances pour le futur. Mais nostre Seigneur qui a bien d'autres veuës que les hommes, qui est maistre absolu de toutes les creatures, en a disposé tout autrement : car au milieu, ou plustost au commencement de cette belle course, il l'a rauie à la terre, pour la donner au Ciel, luy enuoiant vne maladie assez commune aux Sauuages, qui est vne espece de langueur, iointe à vne fieure lente, qui la consommoit de telle sorte, qu'elle diminuoit à veuë d'œil, auec vne fluxion accompagnée d'vne grosse toux, qui luy gastoit toute la poitrine, en sorte que son poulmon se dessecha peu à peu.

Nonobſtant toutes ces infirmitez, qui en auroient abattu beaucoup d'autres, où elle monſtra bien que la vertu eſt auſſi forte, pour l'animer à la patience, qu'elle auoit paru paiſible & tranquille dans ſa plus parfaite ſanté : car elle ne laiſſoit pas de trauailler autant, & plus que ſes forces ne luy permettoient, ſe trouuant à toutes les obſeruances du Chœur, & de la Communauté : & ſi aprés cela elle auoit quelque temps de reſte, elle l'emploioit à aller rendre des viſites au S. Sacrement, ou bien à apprendre à chanter, à quoy elle reüſſiſſoit bien, aiant vne fort belle voix. Elle s'exerçoit ſur tout à dire des Leçons de Tenebres ; ce qu'elle faiſoit auec vne deuotion, & vne attention rauiſſante, qui nous ſeruoit à toutes d'exemple. Le dernier Careſme, quoy qu'elle fuſt dés lors aſſez mal, elle ne laiſſa pas d'en chanter vne, chacun des trois iours de la Semaine-ſainte : & le mal augmentant petit à petit, il luy fallut ceder, & ſe ranger à l'Infirmerie, enuiron la feſte de l'Aſſomption de la Sainte Vierge. Ce fut

là

là qu'elle fit voir tant de douceur, de ſoûmiſſion, & de vertu, que cela n'eſt pas croiable, ne donnant iamais aucun relaſche à ſa deuotion. La Mere, qui auoit ſoin d'elle, comme Infirmiere, & qui eſtoit nouuellement arriuée de France, me diſoit ſouuent, qu'à moins que ie l'aſſeuraſſe, qu'elle fuſt Sauuage de Nation, elle ne le croiroit pas, veu qu'elle n'en voioit aucune marque en cette chere fille. Ie voy, diſoit cette Mere, qu'elle fait tout ce que i'ay veu faire aux plus parfaites Religieuſes de France, dans leurs maladies. En effet, dés le commencement de ſon mal, elle demanda vn Crucifix, qu'elle ne quitta iamais, & qui eſtoit ſon plus ordinaire entretien; elle le carreſſoit ſans ceſſe. Elle n'obmit iamais ſes petites prieres, ſur tout ſon Chapellet, quoy que ſon oppreſſion fuſt violente: & quand on luy diſoit, que cela la faiſoit ſouffrir dauantage, incontinent ſa ſoûmiſſion luy mettoit en bouche ces paroles: Ma Mere, ie feray tout ce qu'il vous plaira; mais cela ſeul eſt ma conſolation & mon diuertiſſement.

Le naturel Sauuage porte à la liberté, & à vouloir abſolument ce qui luy plaiſt, ou fuïr ce qui luy déplaiſt. Elle auoit parfaitement dompté ces inclinations ; en ſorte que ſi quelquefois elle s'eſtoit laiſſée emporter à quelque legere impatience, on la voioit, vn moment aprés, reuenir à elle, & demander pardon mille fois, auec vne humilité admirable. Son innocence eſtoit ſi grande, que luy demandant quelquefois, ſi elle vouloit ſe confeſſer, cette ame angelique répondoit : Helas ! mon Dieu, que diray-ie ; depuis ma derniere confeſſion ie n'ay rien fait : & à meſme temps elle fondoit en larmes, craignant que cela ne procedaſt de ſon aueuglement. Ah, ie vous prie, (diſoit-elle) examinez moy ; car ie n'ay point d'eſprit, pour me connoiſtre. Ce ſentiment d'elle-meſme eſtoit bien contraire aux penſées de ceux qui gouuernoient ſa conſcience. Ils aſſeurent, qu'elle leur rendoit vn compte exact de tous les mouuemens de ſon cœur, auec beaucoup d'intelligence : & ils proteſtent tous, qu'elle a probablement conſerué

la blancheur de ſon innocence baptiſmale. Iamais, quelque foibleſſe qu'elle euſt, elle ne pût ſouffrir de communier dans ſon lit; mais elle prioit qu'on la menaſt au Chœur. Elle ne perdit pas vne Communion, tant qu'elle ſe pût traiſner à l'Egliſe. Des diſpoſitions ſi rares dans vne fille Sauuage donnerent, pour ainſi parler, iuſqu'au cœur de Dieu, qui voulut pour ſoy ce fruit meur: de quoy ſon Infirmiere s'apperceuant, & la voiant d'ailleurs dans vn deſir extréme de ioüir du bonheur d'eſtre reueſtuë de noſtre ſaint habit qu'elle demandoit ſans ceſſe elle-meſme; enfin on luy accorda cette grace, le iour de la feſte de tous les Saints: ce qui fut fait auec toutes les ceremonies, que pût permettre ſa maladie. Si iamais vous auez veu la ioie, & le contentement dépeints ſur vn viſage, ce fut ſur celuy de cet ange incarné: car quoy qu'elle fuſt foible au poſſible, elle s'aidoit à ſe veſtir, comme ſi elle euſt eſté ſaine. Elle fit toutes les demandes neceſſaires, auec vne preſence d'eſprit nompareille. Si-toſt qu'elle eut l'habit, on luy donna le ſaint Via-

tique, qu'elle receut auec vne deuotion rauissante.

Depuis cet heureux iour, qu'elle se vit Religieuse Hospitaliere, & fille de nostre glorieux Pere S. Augustin, il ne se peut dire quelle estoit la iubilation de son cœur, & les remercimens qu'elle nous en rendoit à toutes. Si elle nageoit dans la ioie de cette faueur, nostre petite Communauté n'en ressentoit pas moins, d'auoir donné son saint habit à la premiere fille Sauuage de ces contrées, qui ait iamais eu le bonheur d'entrer en Religion: mais nous ne le possedasmes pas longtemps sur terre; car Dieu voulant cueillir ce premier fruit, qui estoit meur, il permit que son mal la iettast dans l'extremité; de quoy son Infirmiere, qui ne la quittoit ny iour, ny nuit, m'aiant donné auis, ie luy fis administrer aussi-tost le dernier Sacrement, qu'elle receut auec vne singuliere attention à Dieu, demandant, selon la coustume, pardon à toute la Communauté presente, auec des sentimens d'vne veritable fille de la misericorde, ne cessant de produire quan-

tité d'excellens actes des plus hautes vertus, que de temps en temps on luy ſuggeroit. Elle fit retirer tout le monde, excepté la Superieure, laquelle luy demanda, ſi elle ſeroit bien-aiſe de faire les vœux de la ſainte profeſſion : noſtre chere malade luy dit ſagement; que ce luy ſeroit vne grande grace, mais qu'elle ne la meritoit pas, & qu'elle n'oſoit la demander ; que ſi on la luy accordoit, ſa ioie ſeroit accomplie. La Superieure iugeant qu'elle auoit encore du temps à viure, ne ſe haſta pas, laiſſant paſſer ce iour : mais lendemain, qui eſtoit vn Samedy, la voiant ſur les approches de ſa fin, luy dit; Ma chere Sœur, deſirez-vous proferer les vœux? Alors noſtre innocente agonizante, comme ſe réueillant, dit auec empreſſement: Ah, que i'ay de paſſion pour ce priuilege. Ce qui obligea la Mere, de les luy faire prononcer, & au meſme inſtant elle tomba en l'agonie. Noſtre Communauté aiant eſté appellée, elle la voioit auec admiration, former mille colloques amoureux à N. Seigneur, priant actuellement pour Madame la

Ducheſſe d'Eguillon, noſtre chere & illuſtre Fondatrice, & pour la conuerſion de ceux de ſa Nation. Enfin cette ame angelique quitta la terre dans ce ſaint Exercice : rendant ſon eſprit à celuy qui ne l'auoit creé que pour luy. Elle eſtoit de fort belle taille, & bien agreable de viſage, d'vn naturel excellent, & d'vn eſprit au deſſus du commun, non ſeulement des Sauuages, mais auſſi des François. Noſtre conſolation eſt, de poſſeder en dépoſt, parmy celuy de nos autres Religieuſes decedées en la Nouuelle France, le corps de cette petite Colombe, dont nous nous glorifions d'eſtre les depoſitaires, comme d'vn riche treſor. Tous les Sauuages vinrent, comme à l'enuie, auec vne ioie nompareille, pour la voir inhumer dans noſtre ſaint habit : ce qui les rauiſſoit, parce qu'elle paroiſſoit auec vne beauté charmante. Tant il eſt vray que la mort des iuſtes eſt precieuſe en toutes façons. Voilà en verité vne mort bien ſainte, & bien precieuſe deuant Dieu. Mais changeons de diſcours. Le Chapitre qui ſuit, venu à la trauerſe,

nous fera voir, auec vne gaieté, & vne naïfueté bien naturelle, que les Sauuages sont quasi nos Antipodes en leurs façons de faire.

De la diuersité des actions & des façons de faire des François, ou des Europeans, & des Sauuages.

Chapitre VII.

Ie ne sçay si ie me trompe, mais ie dirois volontiers, que l'organe de nos sens ressemble en quelque chose, à la matiere premiere; qui n'aiant de soy ny beauté, ny difformité, compose neantmoins les plus belles choses, & les plus laides, selon les formes que les Agens leur donnent. Le temperament de nos sens, de quelque costé qu'il vienne, soit de nostre naissance, ou de nos habitudes, leur donne de la pente, ou de l'auersion; de l'amour, ou de la haine, pour les obiets qui leur sont proposez. De cette source, à mon aduis, prouient la grande diuer-

ſité qu'il y a entre les ſens des Sauuages, & des François, ou des Europeans : car vous diriez en pluſieurs choſes, que ce qui eſt du ſucre aux vns, eſt de l'abſynte aux autres. Commençons par l'odorat.

Il ſe trouue en ces quartiers de l'Amerique, des animaux, auſquels les François ont donné le nom de Rats muſquez, pource qu'en effet ils reſſemblent aux rats de France, ſinon qu'ils ſont bien plus gros, & qu'ils ſentent le muſc au Printemps. Les François aiment beaucoup cette odeur; les Sauuages la rebutent, comme vne puanteur. Ils ſoignent & ſe greſſent la teſte, & la face, auec des huiles, & auec de la greſſe, qui nous put comme la charogne : c'eſt leur muſc, leur orengeade, & leur binioin. La roſe, l'œillet, le girofle, la muſcade, & ſemblables odeurs, qui nous ſont agreables, leur ſont fades : & le tabac, qui fait mal au cœur à ceux qui n'ont point accouſtumé de le ſentir, fait vne des plus grandes de leurs delices.

Pour l'oreille. Encore que les Sau-

uages ſe plaiſent fort au chant, vn concert de muſique leur ſemble vne confuſion de voix : & vne roulade paſſe parmy eux, pour vn gazoüillis d'oiſeau. I'auouë que le ramage ne leur eſt pas des-agreable : mais leurs chanſons, qui pour eſtre mornes & peſantes, nous donnent des idées de la nuit, léur ſemblent iolies, comme l'émail du iour. Ils chantent dans les dangers, dans les tourmens, & dans les approches de la mort: les François gardent, pour l'ordinaire, vn profond ſilence dans tous ces rencontres. Le ſel qui aſſaiſonne toutes les viandes qu'on mange en Europe, les rend ameres au gouſt des Sauuages. Leur boucan, qui nous eſt quaſi de la ſuie, leur eſt fort ſauoureux. La communication des vns auec les autres, fait que le palais de quelques François s'accommode au boucan, & celuy de quelques Sauuages, aux viandes ſalées. Il eſt vray, que iuſques icy ie n'en ay point veu, qui n'ait eu de l'horreur du fourmage de Holande, des raues, des epiceries, de la moutarde, & de ſemblables ragouſts. Ie me ſouuiens à ce propos, qu'vn Sau-

uage s'estant rencontré à table auec des François, comme on auoit seruy de la moutarde, la curiosité de gouster de tous nos mets, sans les connoître, luy fit porter sa cuillier dans ce ragoust; en aiant pris vne assez bonne charge, il l'entonna plus viste dans sa bouche, qu'on ne luy eut appris, comme cela se mangeoit: Dieu sçait s'il appresta à rire à toute la compagnie? C'est vne gloire parmy les Sauuages de bien manger, comme parmy plusieurs Europeans de bien boire: & ce bon homme voulant monstrer la force de son courage, s'efforçoit de faire bonne mine; mais les larmes le trahissoient: il serroit les dents, & les leures tant qu'il pouuoit. Enfin, le peu de bonne mine, & de contenance qu'il auoit, luy échappa, & demeura bien étonné de la force de cette boüillie iaune, comme il l'appelloit. Pour conclusion, on luy enseigna comme il falloit manger de la moutarde: mais il n'a iamais reduit en pratique cette leçon, se contentant de cette premiere experience pour le reste de ses iours. Les saulces, les ragousts, les saupi-

quets, qui font les delices des friands, feroient icy vn petit enfer au gofier des Sauuages.

Encore qu'ils aient le cuir plus tendre, & plus delicat que les François, fi on en croit aux lancettes, & à la main des Chirurgiens, qui attribuënt cette delicateffe aux huiles, & aux greffes dont ils foignent, & dont ils fe frottent : fi eft-ce que ces bonnes gens n'ont point la moleffe, ny la delicateffe de nos Europeans. Ils trouuent le fommeil plus doux fur vn lit de terre, & fur vn cheuet de bois, que plufieurs perfonnes fur le duuet. Il eft vray que l'habitude fait que le tact rebutte la trop grande moleffe, trouuant fon plaifir, & fa fatisfaction dans des chofes plus dures & plus afpres. I'ay connu des Peres, qui ne pouuoient prendre leur fommeil fur vn lit, pour s'eftre accouftumez à dormir comme les Sauuages : fi on leur prefentoit, au retour de leur Miffion, vne paillaffe, ou vn matelas, ils étoient contraints, iufqu'à ce qu'ils euffent repris leur premiere habitude, de paffer vne partie de la nuit fur le

paué de la chambre, pour dormir vn peu de temps plus à leur aiſe. En vn mot, les Sauuages ſont quaſi demy-nuds, pendant l'Hyuer, & les François ſe couurent le plus chaudement qu'ils peuuent.

Pour ce qui concerne le ſens de la veuë. Il eſt tout certain, qu'il eſt vniuerſellement plus parfait chez les Sauuages, que chez les François: l'experience s'en fait quaſi tous les iours. S'il faut découurir quelque choſe, les François ne ſe fient pas tant à leurs propres yeux, qu'aux yeux des Sauuages. Ils les ont tous noirs, & plus petits que les autres. Ie me perſuaderois volontiers, que l'aſcendant qu'ils ont pardeſſus nous en cet endroit, prouient de ce qu'ils ne boiuent point de vin; de ce qu'ils ne mangent ny ſel, ny épices, ny autres choſes capables de deſſecher, & d'alterer le temperament de l'œil. Quoy qu'il en ſoit de la bonté de leurs veuës, il faut confeſſer, qu'elle trouue ſouuent de la beauté, où la noſtre ne trouue que de la laideur. Ceux qui mettent la beauté d'vn viſage dans la proportion de ſes

parties, & dans la blancheur, & le vermillon qui le couure, doiuent retrancher la moitié de leur definition, s'ils ne veulent choquer les Afriquains, les Ameriquains, & quantité d'Asiatiques. Mais venons au detail de ce point.

Pour rendre vn visage plus beau en France, on le degresse, on le laue le plus soigneusement qu'on peut : les Sauuages au contraire, l'oignent & le gressent tant qu'ils peuuent, le croiant d'autant plus agreable, qu'il est plus luisant de leurs gresses, ou de leurs huiles. Pour se rendre difforme dans l'Europe, on se barboüille de noir, de iaune, de bleu : & c'est cela mesme qui fait vn Sauuage beau, & bien agreable. Quand quelqu'vn d'eux veut aller en visite, ou assister à quelque festin, ou à quelque danse, il se fait peindre le visage de diuerses couleurs, par quelque femme, ou par quelque fille ; car c'est l'vn de leurs metiers, aussi-bien qu'autrefois parmy les Iuifs : & lors qu'il est bien barboüillé, on le tient vn bel homme ; & en Europe, on le prendroit pour vn demon.

En France, les gros yeux, & les leures pluſtoſt ſerrées qu'ouuertes, ont de la beauté. En Afrique, les petits yeux, le teint le plus noir, les groſſes leures pendantes & renuerſées, font vn beau viſage. En Canadas, les yeux noirs, & le viſage gros, à la façon des anciens Ceſars, emportent le prix de la beauté, & de la grace. En Europe, les dents les plus blanches ſont les plus belles. Les Maures, & les Sauuages nous ſurpaſſent en cette beauté : ils ont les dents plus blanches que l'iuoire. En quelques endroits de l'Inde Orientale, ceux qui prennent du Betel, ont les dents rouges, & cette couleur fait vne partie de leur gloire.

En France, les cheueux vn petit blonds, bien ſauonnez, & bien degreſſez, bien gauffrez, & bien annelez, ſont les plus beaux. Les Neigres les aiment courts, & noirs, & bien creſpez. Les Sauuages les veulent longs, roides, noirs, & tout luiſans de greſſe. Vne teſte friſée leur eſt auſſi laide, qu'elle eſt belle en France. Il n'y a rien de ſi groteſque, comme la perruque des Sauuages. Au lieu de

poudre de Cypre, ils mettent ſur leurs cheueux bien greſſez, le duuet, ou la petite plume des oiſeaux, & auec ce bel ornement, ils ſe croient auſſi iolis, que ceux qui portent des galants. En effet, cette plume eſt auſſi delicate, que la baue des vers à ſoie.

On ne fait point le poil à la mode en ce païs-là. Leur fantaiſie eſt leur mode. Quelques-vns les portent releuez ſur le haut de la teſte, la pointe en haut. Il ſe trouue vne Nation toute entiere, qui ſe nomme les cheueux releuez, pource qu'ils aiment cette façon de coiffure. D'autres ſe raſent ſur le milieu de la teſte, ne portant du poil qu'aux deux coſtez, comme de grandes mouſtaches. Quelques-vns découurent tout vn coſté, & laiſſent l'autre tout couuert. Les mouſtaches ſe portent en France aux coſtez de la teſte, les femmes Sauuages les portent ſur le derriere, ramaſſant leurs cheueux en vn petit pacquet, qui pend ſur leurs eſpaules. Iugez maintenant qui a perdu, ou qui a gagné. Chacun croit ſa mode la plus belle. La noſtre change ſouuent en France.

On tient que la barbe donne de la grace, & de l'ornement à l'homme. Cette opinion n'eſt pas receuë par tout. La barbe eſt la plus grande difformité que puiſſe auoir vn viſage, en ce nouueau monde. Les peuples de ces contrées, appellent les Europeans barbus, par groſſe iniure. Il y a quelque temps, qu'vn Sauuage enuiſageant vn François, auec vne attention toute extraordinaire, & dans vn profond ſilence, s'écria tout à coup, aprés l'auoir long-temps conſideré : O le barbu ! ô qu'il eſt laid ! Ils ont ſi peur de cette difformité, que ſi quelque poil veut naiſtre de leur menton, ils l'arrachent auſſi-toſt, pour ſe deliurer de noſtre beauté, & de leur laideur.

Les Dames, en Europe, ſe plaiſent d'eſtre bien coiffées : ce leur eſt vne grande meſeance, de paroiſtre la teſte nuë, & les cheueux épars confuſément, ſans ordre. C'eſt l'vne des beautez des femmes de Canadas : elles vont ordinairement la teſte nuë, & ſe tiennent pour bien iolies, quand leurs cheueux ſont bien luiſans, &

bien

bien roides de gresse : elles les portent espars sur les deux costez, ramassant ceux de derriere en vn petit faisseau, qu'elles enrichissent de petit grains de leur porcelaine.

La coiffure, en France, distingue les hommes d'auec les femmes. Quand les Sauuages se couurent la teste, toute coiffure leur est bonne : vn homme se seruiroit aussi bien d'vn chaperon qu'vne femme, s'il treuuoit ce bonnet chaud, & commode à sa teste. Il est vray que ceux qui nous frequentent plus souuent, commencent à distinguer leur coiffure. Les hommes aiment nos chapeaux, ou nos tapabords, & les femmes nos bonnets de nuit de laine rouge ; les plus longs, & les plus hauts en couleur, leur semblent les plus beaux. Ils ne sont pas pourtant si scrupuleux, qu'vne femme ne se serue d'vn tapabort, & vn homme d'vn bonnet de nuit tout au beau milieu du iour. Si vn garçon se vestoit en fille dans l'Europe, il feroit vne mascarade. En la nouuelle France, la robe d'vne femme n'est point mal-seante à vn homme. Les Meres Vr-

ſulines, aiant donné vne robe à vne ieune fille, qui ſortoit de leur ſeminaire, le mary qui l'eſpouſa, s'en ſeruit bientoſt aprés, auſſi gentiment que ſa femme; & ſi les François s'en mocquoient, il n'en faiſoit que rire, prenant leur gauſſerie pour vne approbation.

En France. On ſe perçoit, il n'y a pas long temps, le bout de l'oreille, pour y pendre vne petite fleurette de vanité : l'ouuerture la plus petite eſtoit la plus gentille. En Canadas, les hommes & les femmes ont les oreilles percées: on les perce aux enfans dés le berceau; les plus grands trous ſont les meilleurs, ils y fourent aiſément vn baſton de cire d'Eſpagne: & non ſeulement le bas de l'orelle eſt percé, mais encore le tendon, ou le contour, que les femmes chargent ordinairement de coquillage, qu'on appelle la porcelaine.

En d'autres endroits de l'Amerique, quelques Nations ſe percent le nez, entre les deux narines, d'où ils font dependre quelques ioliuetez; d'autres enchaſſent des pierreries dans

leurs iouës, & d'autres ſur leurs lévres pendantes & renuerſées, & tout cela pour contenter leurs yeux, & pour trouuer le point de la beauté. En verité, la veuë, & le iugement des hommes eſt foible ! Comment ſe peut-t-il rencontrer tant d'orgueil, & tant d'eſtime de nous meſmes dans nos eſprits ſi bigearres & ſi limitez.

On porte, en France, les bracelets au poignet de la main. Les Sauuages les portent non ſeulement au meſme endroit, mais encore au deſſus du coude, & meſme encore aux iambes, au deſſus de la cheuille du pied. Pourquoy ces parties ne meritent-elles pas bien leur vanité, & leur enioliuement, auſſi bien que les autres, puiſqu'ils les portent ordinairement découuertes ? Diogene voiant qu'on preſentoit vne couronne, à celuy qui auoit merité le prix de la courſe, la prit & luy mit aux pieds, & non ſur la teſte, voulant honorer la partie du corps, qui luy auoit donné la victoire.

Il n'y a que les femmes en France qui portent des coliers. Cét ornement eſt plus commun aux hommes

de Canadas qu'aux femmes. Au lieu de perles, & de diamans, ils portent des grains de porcelaine diuersement enfilez, des grains de chappelets, de petits tuiaux ou canons de verre, ou de coquillage. I'ay veu vn Huron porter à son col, vne poulie de barque, & vn autre des clefs qu'ils auoient dérobées. Toutes les choses extraordinaires leur sont agreables, pourueu qu'elles ne leur coustent qu'vn larcin.

Nous coupons nos ongles. Les Sauuages les laissent croistre, si vous les accusez de rusticité, vous serez condamné par des peuples entiers de l'Inde Orientale, qui nourrissent leurs ongles tant qu'ils peuuent, pour marque de leur noblesse : voulant témoigner par là, que leurs doigts, embarassez de ses superfluitez naturelles, ne sont point propres au trauail.

En France. Les hommes & les femmes se font faire des habits assez iustes, pour paroistre plus lestes. les filles particulierement, font gloire d'estre menuës. En Canadas tout le monde s'habille au large : les hommes & les femmes portent des robes, qu'ils ceignent

en deux endroits, au deſſous du nombril, & au deſſus du ventre, retrouſſant leurs grandes robes, & les repliant, en ſorte qu'ils ont comme vn grand ſac à lentour du corps, dans lequel ils fourent mille choſes. Les meres y mettent leurs enfans, pour les careſſer, & pour les tenir chaudement.

Plus les robes des Dames ſont longues, & plus elles ont de grace. Les femmes Sauuages ſe mocqueroient d'vn habit, qui deſcendroit beaucoup plus bas que les genoux. Leur trauail les oblige à ſuiure cette mode.

En Europe. La couſture des bas de chauſſe eſt derriere la iambe, & ſi les bas ont quelques arrieres-points, ou quelque autre enrichiſſement, il eſt ſur cette couſture, & ſur les coins. Il n'en eſt pas de meſme parmy les Sauuages; la couſture des bas que portent les hommes, eſt entre les iambes, ils attachent en meſme endroit de petits ouurages faits de brins de porc-eſpic, teins en écarlatte, en forme de franges, ou de papillottes, qui ſe rencontrant les vnes contre les autres dans leur demarche, ont ie ne ſçay

quelle gentilleſſe bien agreable. Les femmes portent cet ornement au dehors de la iambe.

Les patins, en France, & les ſoulliers releuez paſſent pour les plus beaux; ils paſſent parmy ſes peuples, pour les plus laids; pource qu'ils ſont les plus incommodes. Les ſoulliers des Sauuages ſont auſſi plats, mais bien plus larges que les chauſſons d'vn tripot, notamment l'hyuer, qu'on les fourre, & qu'on les garnit pleinement contre le froid.

On porte les chemiſes, en Europe, ſur la chair, deſſous les habits. Les Sauuages les portent aſſez ſouuent par deſſus leur robe, pour la conſeruer contre la neige, & contre la pluie, qui coule bien aiſement ſur du linge gras, comme ſont leurs chemiſes: car ils ne ſçauent ce que c'eſt de les blanchir.

Quand le bout d'vne chemiſe ſort d'vn habit, c'eſt vne meſſeance; mais non pas en Canadas. Vous verrez des Sauuages reueſtus à la Françoiſe, d'vn bas d'eſtame, & d'vne caſaque ſans haut de chauſſe: on voit deuant, &

derriere deux grands pans de chemise, sortir de dessous leur casaque. Cela choque les François, & les fait rire : les Sauuages n'en perdroient pas vn petit brin de leur grauité. Cette mode leur paroist d'autant plus gentille, qu'ils prennent nos hauts de chausses pour des entraues. Ce n'est pas que quelques-vns n'en portent quelquefois, par brauerie, ou par gausserie.

Les bons vieux Gaulois pendoient, le siecle passé, leurs escarcelles deuant eux. Les François mettent maintenãt leurs bources dans leurs pochettes. Les Sauuages portent leur pochette, leur bource, & leur escarcelle derriere le dos. C'est vn sac, qu'ils passent à leur col, par le moien d'vne couroie, dans lequel ils mettent leur petun, & les autres petits besoins, dont ils ont plus ordinairement à faire. Cette pochette, ou ce sac, n'a pour l'ordinaire, aucune cousture. Les Huronnes les font aussi artistement qu'vn ouurage fait à l'aiguille : les Algonquins font souuent d'vne peau toute entiere, d'vn loutre, d'vn renard, d'vn petit ours, ou d'vn castor, ou de quelque

autre animal, si gentiment écorché, que vous diriez qu'il est tout entier : car ils n'ostent ny les dents, ny les oreilles, ny les pattes, ny la queuë: elles font vne ouuerture au dessus du col, par où elles tirent le corps entier de l'animal, & par où les Sauuages portent la main dans cette pochette, quād elle est bien sechée, & bien passée.

La ciuilité & l'honnesteté nous ont appris à porter des mouchoirs : les Sauuages nous accusent de saleté en ce point : pource que nous mettons disent-ils, vne ordure dans vn beau linge blanc, & nous la serrons dans nostre pochette, comme vne chose bien precieuse, & eux la iettent par terre. De là vient, qu'vn Sauuage voiant vn iour, qu'vn François s'estant mouché replioit son mouchoir, luy dit en riant; si tu aimes cette ordure, donne-moy ton mouchoir, ie le rempliray bien-tost. Ie ne fais pas profession de garder vne grande suite, dans ces bigarreures, elles sortent de ma plume, comme elles se presentent à ma pensée.

Les Romains, & quelques Asiati-

ques, ſe couchoient autrefois ſur de petits lits, pour prendre leur repas; leurs tables eſtoient faites en demy-lunes. La pluſpart des Europeans ſont maintenant aſſis ſur des ſieges releuez, ſe ſeruant de tables rondes ou carrées. Les Sauuages mangent à terre, auſſi bien que les Turcs, comme font auſſi pluſieurs peuples de l'Aſie. Le monde eſt plein de varieté & d'inconſtance, on n'y trouuera iamais de fermeté ſolide. Si quelqu'vn eſtoit monté ſur vne tour aſſez haute, d'où il puſt voir, à ſon aiſe, toutes les Nations de la terre; il ſeroit bien empeſché de dire ceux qui ont tort, ou ceux qui ont raiſon : ceux qui ſont fous, ou ceux qui ſont ſages dans des varietez, & dans des bigarreures ſi étranges. En verité il n'y a que Dieu ſeul de conſtant : luy ſeul eſt immuable : luy ſeul eſt inuariable, c'eſt là où il ſe faut attacher, pour euiter le changement & l'inconſtance.

En France. On entre-meſle le boire auec le manger. Les Algonquins font tout le contraire en leurs feſtins : ils mangent premierement ce qu'on leur ſert, & puis ils boiuent ſans plus toucher à la viande.

En France. Celuy qui inuite ſes amis, ſe met en table, & leur ſert des viandes, qu'il a fait appreſter: en ce païs, le maiſtre du feſtin ne mange point, & quelques-fois il fait diſtribuer par vn autre, les mets de ſon banquet.

Les plats, en Europe, ſont mis ſur la table, pour donner liberté à tous les conuiez de trancher par où bon leur ſemblera. Là on donne à vn chacun ſon mets, & ſa part. Il ſemble que Ioſeph, traitant ſes freres en Egypte, en fit de meſme; & que Samuel ayant inuité Saül, garda la couſtume qui regne en ces contrées.

Les François, pour l'ordinaire, parlent beaucoup en table: les Sauuages fort peu, ou point du tout.

C'eſt vn commun prouerbe, que la ſaulce fait ſouuent manger le poiſſon. Ce prouerbe n'eſt point receu en ce nouueau monde: car vn Sauuage ne ſçauroit manger de poiſſon trempé dedans nos ſaulces. Les François n'aiment pas ordinairement les œufs, s'ils ne ſont mollets. Les Sauuages diſent, que les œufs mollets ſont encore tout

cruds : c'est pourquoy ils les font durcir pour les manger.

Les François ont horreur d'vn œuf couuis : les Sauuages mangent auec delices, le petit oiseau qui est encore dans l'œuf. En effet, il est fort delicat. I'ay mangé d'vn petit outardeau tiré d'vn œuf bien boüilly : la chair estant netoiée des immondices qui l'enuironnent, en est tres-belle, & de tres-bon goust : pour les œuf couuis, dont il ne se formeroit aucun poussin, ils sont puants par tout le monde, comme ie croy. Ie n'en oserois neantmoins quasi asseurer, tant les nez, & le palais des hommes sont differens.

La gresse toute pure fait mal au cœur aux François ! les Sauuages la boiuent, & la mangent figée. On iette en France l'escume du Pot comme l'excrement de la viande : les Sauuages la humeint, comme vn excellent boüillon, notamment dans leur necessité.

On laue la viande pour en nettoier le sang, & les ordures : les Sauuages ne la lauent point, de peur d'en perdre le sang, & vne partie de la gres-

se. On commence ordinairement le disner par le potage : c'est le dernier mets des Sauuages : le boüillon du pot leur sert de boisson. Le pain se mange icy auec la viande, & auec les autres mets : si vous en donnez aux Sauuages, ils en feront vn mets à part, & bien souuent le mangeront le dernier. Ils s'accommodent neantmoins petit à petit à nostre façon.

En la pluspart de l'Europe, quand quelqu'vn va en visite, on l'inuite à boire : parmy les Sauuages, on l'inuite à manger.

En France. Les bouchers debitent, & vendent leur viande auec les os, & on la sert ainsi dessus la table : parmy nos Algonquins, les bouchers & les boucheres, qui sont quasi en aussi grand nombre, qu'il y a d'hommes & de femmes, habillent si adroitement vn animal, que les os demeurent separez de la pluspart de la chair. Ils ne laissent pas de faire boüillir tout ensemble : mais la viande se presente aux festins, & on donne les os à examiner, aux domestiques de celuy qui fait le festin. Quand on les a bien sucez, &

bien rongez, on ne les donne pas aux chiens, comme on fait en France; ce seroit vn grand mal: pource, disent-ils, que les animaux se rendroient bien plus difficiles à prendre, receuant auis de leurs freres, & de leurs semblables, qu'on donne leurs os aux chiens. C'est pourquoy ils iettent au feu, ou dans la riuiere, ou bien ils enterrent les os du castor, de peur que les chiens n'en approchent. Pour les bestes qui n'ont point d'esprit, c'est à dire, qui se laissent prendre aisément, ils méprisent leurs os, les iettant à leurs chiens. Ceux qui sont maintenant instruits, se mocquent de ces superstitions & de ces réueries.

Si les Sauuages ne sont à la chasse, ou en voiage, leur posture ordinaire est d'estre couchez, ou assis à terre: ils ne sçauroient demeurer debout; les iambes, disent-ils, leur enflent incontinent. Ils haïssent les sieges plus releuez que la terre: les François tout au contraire, se seruent de chaires, de bancs, ou d'escabeaux, laissant la terre, & la litiere aux bestes.

Vn bon danseur, en France, n'agite

pas beaucoup ſes bras, il tient le corps droit, remuë les pieds ſi leſtement, que vous diriez qu'il dedaigne la terre, & qu'il veut demeurer en l'air : les hommes Sauuages au contraire, ſe courbent dans leurs danſes ; ils pouſſent & remuënt leurs bras auec violence, comme s'ils vouloient paiſtrir du pain : ils frappent la terre des pieds ſi fortement, qu'on diroit qu'ils la veulent ébranler, ou enfoncer dedans iuſques au col.

Ceux qui venant de la ville quittent leur ſoulliers, les mettent en quelque lieu bas, & écarté : les Sauuages les pendent au plus haut lieu de leurs cabanes pour les faire ſecher.

En France. On porte les enfans ſur le bras, ou ſur la poictrine. En Canadas, les meres les portent derriere leur dos. On les tient en France le mieux couuerts qu'on peut : là ils ſont le plus ſouuent nuds comme la main. Leur berceau, en France, demeure à la maiſon : là, les femmes le portent auec leurs enfans: auſſi n'eſt-il composé que d'vne planche de cedre, ſur lequel le pauure petit eſt lié comme vn fagot.

En France. Vn Artiſan n'attend point ſon paiement, qu'il ne reporte ſa beſogne : les Sauuages le demandent par auance.

En France. On ne ſe plaiſt pas beaucoup de voir tomber de la neige, ou de la greſle : c'eſt ce qui fait ſauter d'aiſe les Sauuages.

Ceux qui nauigent dans les vaiſſeaux d'Europe, deſcendent aux fond quand il pleut : les Sauuages au contraire, pour éuiter la pluie, ſe mettent à terre, renuerſant ſur eux, & ſur leur bagage leur petit nauire.

Quand vn Sauuage prend vn outil pour doler du bois, ou vn couteau pour couper quelque choſe, il porte la main & le tranchant tout au contraire d'vn François : l'vn le porte en dedans, l'autre en dehors.

Les Europeans ne font point de difficulté de dire leurs noms, & leurs qualitez : vous faites vne confuſion à vn Sauuage de luy demander ſon nom : ſi bien que ſi vous luy demandez comme il s'appelle, il dira qu'il n'en ſçait rien, & fera ſigne à vn autre de le nommer.

En France. Vn pere mariant ſa fille, luy aſſigne vn dot. Là, on donne au pere de la fille.

En Europe, les enfans heritent de leurs parens : parmy les Hurons, les neueux du coſté de la ſœur, ſuccedent à la charge de leurs oncles ; & les petits biens des Sauuages ſe donneront pluſtoſt aux amis du defunt, qu'à ſes enfans. Cette couſtume qui n'eſt pas mauuaiſe eſtant bien expliquée, ſe garde encore en quelques endroits de l'Inde Orientale.

En France. L'homme emmene, pour l'ordinaire, la femme qu'il épouſe, en ſa maiſon : là, l'homme va demeurer en la maiſon de la femme.

En France. Si quelqu'vn ſe met en colere, s'il a quelque mauuais deſſein, s'il machine quelque mal, on l'iniurie, on le menace, on le chaſtie : là, on luy fait des preſens, pour adoucir ſa mauuaiſe humeur, & pour guerir ſa maladie d'eſprit, & pour reprendre de bonnes penſées. Cette couſtume, dans la ſincerité de leurs actions, n'eſt pas mauuaiſe : car ſi celuy qui eſt en colere, ou qui machine quelque mal, eſtant

estant offensé touche ce present, sa colere, & son mauuais dessein est effacé de son esprit en vn moment.

En vne bonne partie de l'Europe, on s'est ietté dans vn tel excés de ceremonies, & de complimens, que la sincerité en est bannie. Là tout au contraire, la sincerité est toute nuë: si son fruit estoit abrié de quelques feüilles, l'arbre en seroit plus beau. Au bout du compte, il vaut mieux viure auec franchise, & ioüir de la verité, que de se repaistre de vent, & de fumée, sous des offres de seruices, remplies de mensonge:

Namque magis natura placet, fucum odimus omnes.

En Europe. On oste aux morts tout ce qu'on peut, on ne leur donne que ce qui est necessaire pour les cacher, & pour les éloigner de nos yeux. Les Sauuages tout au contraire, ils leurs donnent tout ce qu'ils peuuent, ils les oignent, & les habillent, comme s'ils alloient aux nopces, enterrant auec eux tout le bagage qu'ils aimoient.

Les François sont étendus tout de leur long dans leurs sepulcres: les Sau-

uages en enseuelissant leurs morts, leur font tenir dans le tombeau, la posture qu'ils tenoient dans le ventre de leurs meres. En quelques endroits de la France, on fait tourner la teste au mort, du costé d'Orient : les Sauuages luy font regarder l'Occcident. I'ay veu de nouueaux Chrestiens enterrant vn mort, disposer la fosse, en sorte que la teste regardast vers l'Autel de l'Eglise, & cela par deuotion.

Quelques nouuelles arriuées par le dernier vaisseau.

CHAPITRE VIII.

VOVS aurez remarqué cy-dessus, au Chapitre second, comme nos Peres, & nos François se retirerent de leur habitation bastie sur les riues du lac Gannantaa, voisin d'Onnontagué. Cela se fit la nuit, & sans bruit, & auec tant d'adresse, que les Iroquois, qui cabanoient aux portes de nostre maison, ne s'apperceurent iamais du transport des canots, & des

batteaux, & du bagage qui fut mis à l'eau, ny de l'embarquement de cinquante trois personnes. Le sommeil, dans lequel ils estoient profondement enseuelis, aprés auoir bien chanté, & bien dansé, leur déroba cette connoissance; mais enfin la nuit ayant fait place au iour, les tenebres à la lumiere, & le sommeil au réueil, ces Barbares sortirent de leurs cabanes, & se pourmenant à l'entour de nostre maison bien fermée à clef, s'estonnoient du grand silence des François. Ils ne voioient sortir personne pour aller au trauail, ils n'entendoient aucune voix. Ils creurent au commencement qu'ils estoient tous en prieres, ou en conseil; mais le iour s'auançant, & ces prieres ne finissant point, ils frapperent à la porte. Les chiens, que nos François auoient laissez à dessein, leur répondent en iappant. Le chant du coq qu'ils auoient entendu le matin, & le bruit de ces chiens, leur fit penser que les maistres de ces animaux n'estoient pas loin, ils rentrent dans la patience qui leur échappoit; mais enfin le Soleil commençant à descendre, &

personne ne répondant, ny aux voix des hommes, ny aux cris des bestes, ils escaladent la maison pour voir en quelle posture estoient nos gens, dans cét epouuantable silence. C'est icy que l'étonnement se change en effroy, & en trouble. Ils ouuurent la porte, les principaux entrent par tout, on monte au grenier, on descend dans les caues, & pas vn François ne paroist, ny vif, ny mort. Ils se regardent les vns les autres; la peur les saisit; ils croient qu'ils ont affaire à des demons. Ils n'auoient veu aucun batteau, & quand mesme ils en auroient veu, ils ne s'imaginoient pas que nos François fussent si temeraires, que de se precipiter dans des courans, dans des brisans d'eau, dans des rochers, dans d'horribles dangers, où eux mesmes, quoy que tres-habiles à passer par ces saults & par ces cascades, y perdent souuent la vie. Ils se persuadent ou qu'ils ont marché sur les eaux, ou qu'ils ont volé par l'air, ou plustost, ce qui leur sembla plus probable, qu'ils s'estoient cachez dans les bois. On les cherche: rien ne paroist. Ils tiennent

quaſi pour aſſeuré qu'ils ſe ſont rendus inuiſibles ; & comme ils ont diſparu tout à coup, qu'ils viendront fondre tout à coup ſur leurs Bourgades. Cette retraite miraculeuſe dans leur eſprit, leur fit voir que nos François auoient connoiſſance de leur trahiſon ; & la conſcience de leur crime & des meurtres qu'ils vouloient commettre, les ietta bien auant dans la terreur. Ils font garde par tout. Ils ſont en armes iour & nuit, s'imaginant à toute heure que la foudre & la vengeance des François iuſtement irritez, alloit fondre ſur leurs teſtes.

Enfin, voyant que rien ne paroiſſoit, que tout rouloit en leur païs à l'ordinaire, ils enuoient de leurs troupes vers les François, les vnes en guerre & les autres comme des Ambaſſadeurs, pour ſçauoir des nouuelles de leurs hoſtes, & pour taſcher de retirer de nos mains leurs compatriotes mis aux fers.

I'apprends que ceux qui ſont venus en armes, ont eſté mal traitez, & qu'on a retenu ces feints Ambaſſadeurs. Nous ſçaurons vne autre année le dé-

tail de tous ces rencontres & de toutes ces intrigues. Ie ne dis ſeulement qu'en paſſant & en gros, ce que i'ay apris de ceux qui ſont retournez de ce nouueau monde par les derniers vaiſſeaux.

Ils adiouſtent, qu'il court vn bruit dans ce païs là, que tous les Europeans qui habitent cette longue coſte qui regne depuis l'Acadie iuſques à la Virginie, irritez contre les Iroquois ennemis communs de toutes les Nations, ſe veulent lier enſemble pour les détruire: *Non vult Deus mortem peccatoris, ſed magis vt conuertatur & viuat.* Ie ne ſouhaitte pas la ruïne de ce peuple, mais bien ſa conuerſion.

On m'aſſeure encore qu'il y a quantité d'Agneronnons, d'Onnontagueronnons, d'Oneiotchronnons priſonniers à Kebec, aux trois Riuieres & à Montreal. Que ces peuples viennent de tous coſtez ſolliciter Monſ. le Vicomte d'Argençon Gouuerneur du païs, de les mettre en liberté: & comme il eſt homme ſage & prudent, on dit qu'il ne veut point laſcher priſe, que ces Barbares n'amenent les enfans

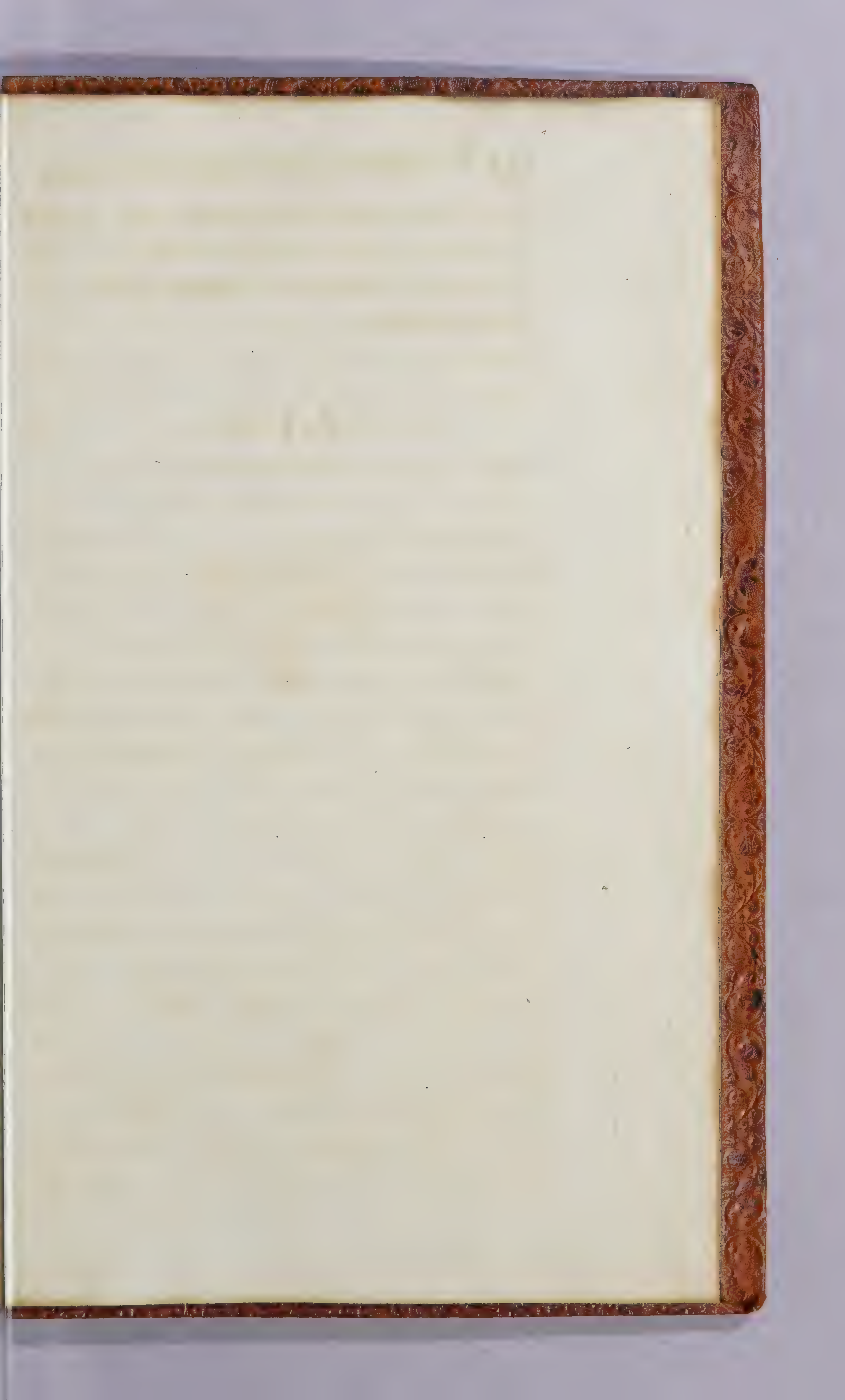
des principaux du païs, qu'on tiendra dans des Seminaires bien fermez, qu'on éleuera en la foy Chreſtienne, & qui ſeruiront d'hoſtages aux François, contre les courſes & contre les entrepriſes de ces Barbares, qui n'ont autre loy que celle de leur intereſt.

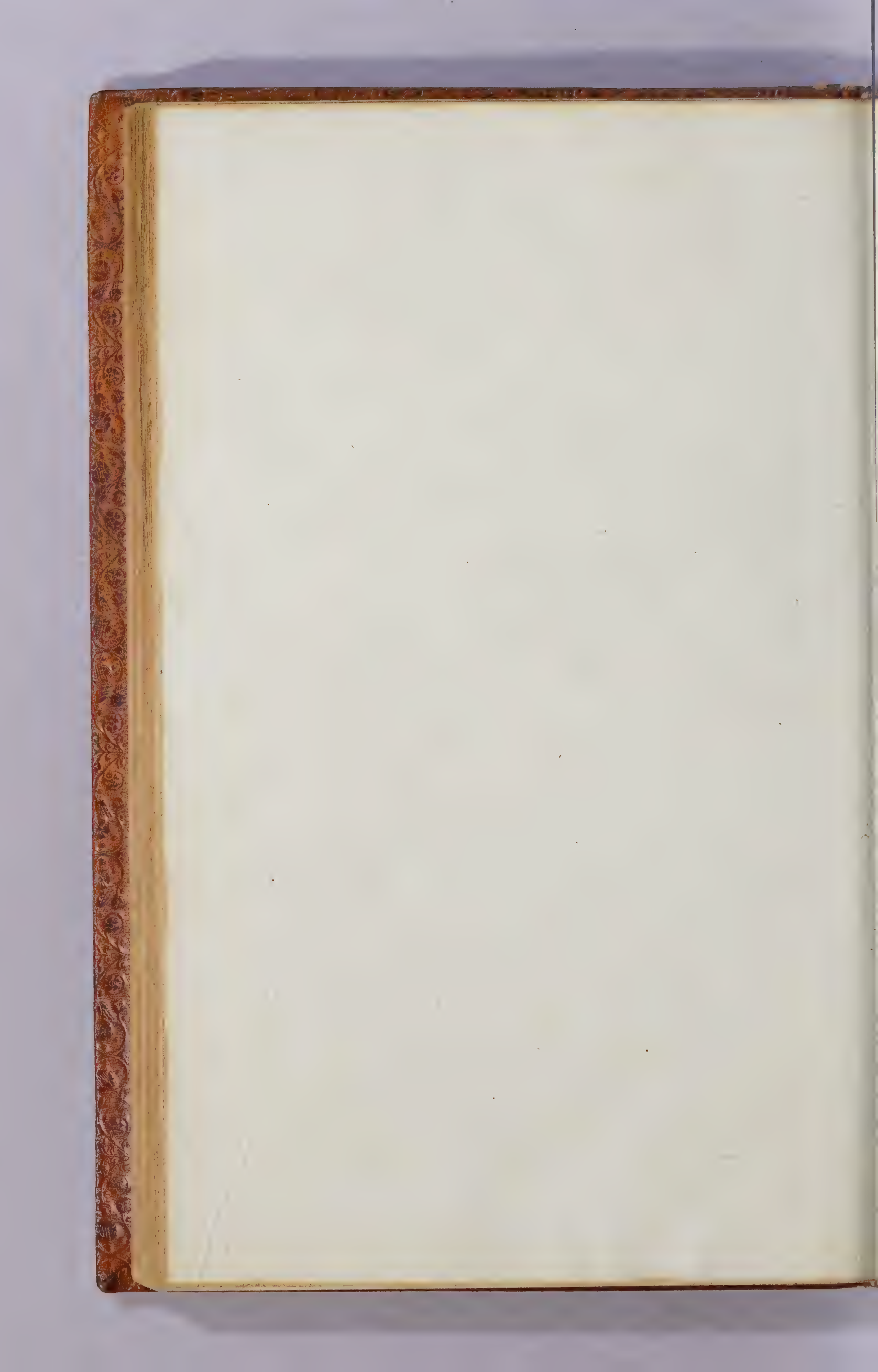
Voicy encore vne autre bonne nouuelle & bien certaine. Les Algonquins des païs plus hauts, dont nous auons parlé cy-deſſus, ont enuoié quelques canots chargez de pelleterie vers les François, auec parole de venir au nombre de cinq cent hommes l'an prochain, equippez en guerre & en marchandiſe. Ils ſouhaittent des Peres de noſtre Compagnie, pour aller porter la foy dans leur païs, & dans ces grandes Nations, dont nous auons fait mention. Si le Demon ferme vne porte, Dieu en ouure vne autre. On écrit qu'il ſe prepare déia de braues ouuriers, pour porter l'Etendart de IESVS-CHRIST dans ces vaſtes contrées: *fiat, fiat*. Pour concluſion, ie diray en finiſſant cette Relation, que nonobſtant les guer-

res, les tempestes & les afflictions du païs, on a baptisé en diuers endroits enuiron neuf cent Sauuages cette année.

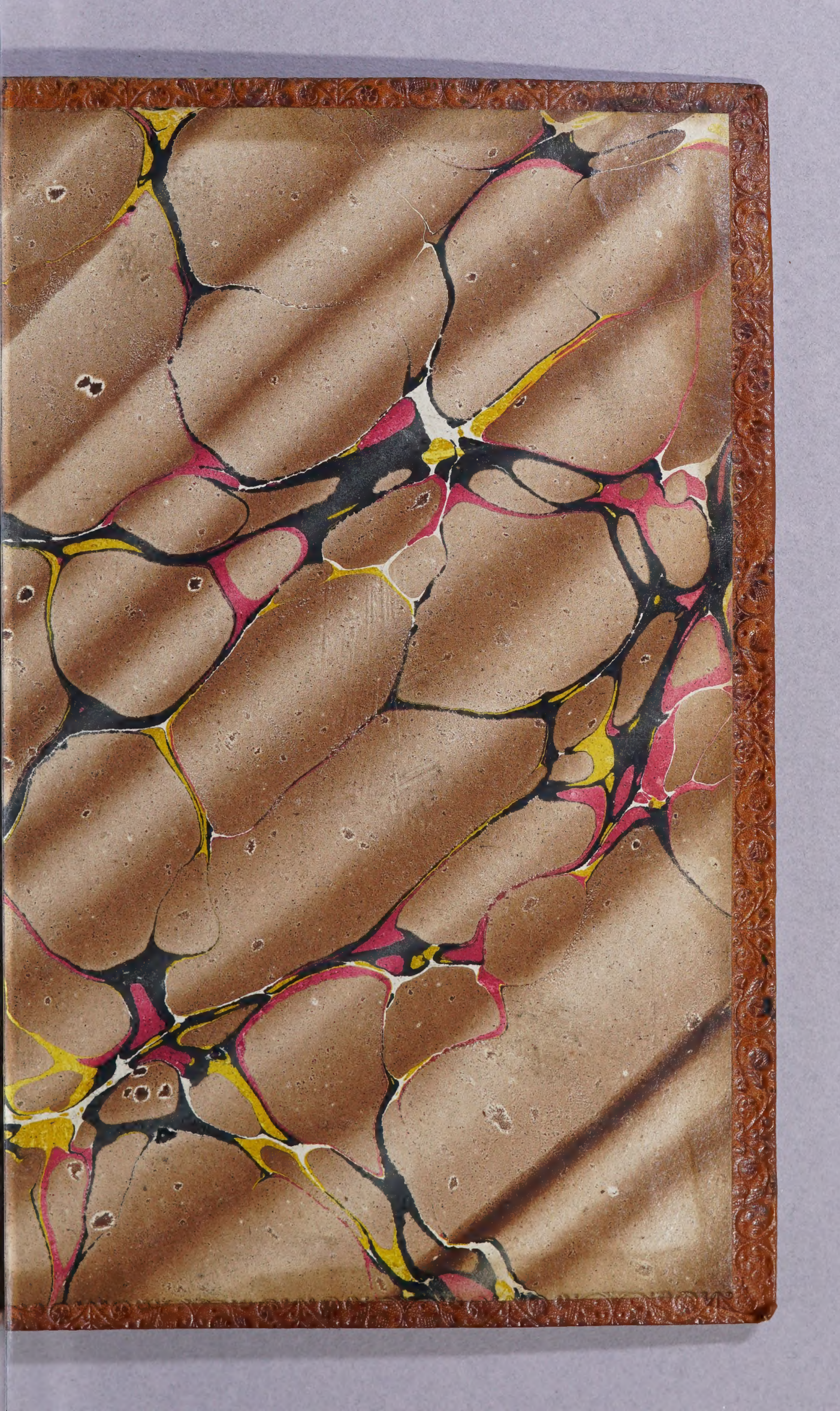
FIN.












H T